

Voyage d'étude Anthropologique organisé par la SFTG  
**Journal du Bénin. Octobre, novembre 2000.**  
**Par Daniel Wiedmer**

**Jeudi 26 octobre.** Quitté Palès, le labrador chocolat glouton, vers 9 heures, après une dernière promenade dans les forêts de sapins du Jorat. Déambulation à la manière de Gustave Roud : « la route est à nous encore ! Ha ! crevons d'un coup de poing nos vitres, sautons ! Au-delà de l'herbe, au-delà des arbres, là-bas commence la route. Toutes les étoiles nous attendent, déjà le soleil nous tire avec sa forte main éblouissante. L'espace, le temps couchés comme des chiens à nos pieds... Tous en chasse ! »(1). Je vais laisser les chemins chantés par le poète de notre terre, qui sait inviter au voyage. Palès passera quinze jours de vacances à Bussigny, près de la voie de chemin de fer, dans un enclos, avec un collègue de rencontre, dont elle essayera d'avaler la pâtée. Les suppléments sont chez elle une obsession : « struggle for the life » darwinien. Ultime coup d'oeil vers le chien fidèle au passage du train près des enclos.

Le TGV arrive à 22 heures en gare de Lyon. Le chauffeur du taxi qui nous emmène à Roissy, nous parle à la troisième personne comme dans un texte de Sacha Guitry. Sa grande classe de valet de chambre directif et autoritaire ne l'empêche pas de naviguer sur la toile et d'y palabrer. Il y aurait découvert un jeune talent québécois, une chanteuse de la trempe des plus grandes, dont il nous fait écouter les chansons. Les bretelles d'autoroute nous emmènent vers un lieu incertain au milieu des échangeurs, où notre hôtel de transit porte déjà un nom exotique : Ibis... Si exotique, que ce n'est pas le bon hôtel et qu'il faut encore trouver un minibus, dans une gare routière glauque, avant de prendre possession de notre chambre standardisée. Nuit climatisée au cœur de l'hiver débutant, sécheresse des voies respiratoires et gouttes nasales. Bonheur de retrouver Francine : nos vies parallèles se rejoignent enfin. Qu'on est loin déjà du poète Gustave, qui ne devait pas connaître la chaîne Ibis lorsqu'il dispensait ses conseils pour le choix d'une chambre d'auberge : « n'acceptez votre chambre que longue, étroite, avec un lit de cerisier rougi, de vastes murs où le regard ivre se repose, peints d'une chaux si pure qu'elle frissonne sous le moindre coup d'œil. La fenêtre doit découper tout un pan de paysage : des feuillages, des fleurs, la route, une fontaine, un toit de tuiles rose et noir, une frange de ciel... Dormez en lui tournant le dos. Tout est machiné pour la féerie de votre réveil. »

**Vendredi 27 octobre.** Féerie du réveil ? Les réacteurs des premiers avions sont les rossignols de l'aube et l'aubergiste qui peine à se mettre en route pour nous indiquer l'automate à café, d'un asthénique coup de menton, se fait le Mentor des Télémaque embrumés. Le minibus de la veille nous promène de porte en porte jusqu'au point de rendez-vous des vols Sabena. Non-lieu par excellence pour un apatride, l'aéroport se réveille au pas chaloupant d'un Rottweiler, que maintient fermement un agent de la sécurité, matraque à la ceinture : que peut-il renifler, ce chien, dans un univers si ripoliné ? Aimait-il les bois du Jorat ?

Rencontrons les joyeux français, qui, dès le premier contact, ne manquent pas de relever mon accent suisse, comme si un tel accent existait... C'est le « ou bien... », qui ponctue mes fins de phrases, qui les amuse : je n'avais jamais remarqué que je le disais si souvent. C'est l'ouverture interrogative du vaudois qui feint d'être peu sûr de lui, face à l'aplomb des grands frères au français raffiné. Tout devient possible dans ce « ou bien » et même le contraire de ce qui vient d'être dit : il manifeste la devise des peuples colonisés qui tâtent le terrain ; il est « ni pour, ni contre, bien au contraire... ». Trois siècles de colonialisme bernois ont forgé cette locution, qui devait laisser dans l'incertitude le bailli triomphant. Les troupes de

Napoléon ont chassé les bernois du Pays de Vaud, mais le « ou bien » s'est maintenu, se faisant autoritaire, le temps bref d'une révolution sans effusion de sang : « retournez à Berne, ou bien... ». Il faut le comprendre ici comme un « ou bien, vous allez voir ce que vous allez voir... » Pourtant les baillis n'ont rien vu et sont repartis tranquillement, escortés par les Rottweiler de l'époque : circulez, il n'y a rien à voir... Ensuite, ce sont les français qui sont partis tranquillement et depuis lors, la distance nous fait aimer nos anciens maîtres avec qui nous organisons des congrès et faisons des voyages, en nous étonnant toujours de leurs certitudes, tantôt celles du fonctionnaire hégélien, tantôt celles des lumières de la raison. Et nous, nous oscillons, un pied dans les Allemagnes et un autre chez Descartes ; notre locution finit par se faire philosophique, comme le « ou bien, ou bien », l'alternative de Kierkegaard, le compagnon de mes jeunes années, qui se sentait à cheval sur deux réalités. « Derrière le monde dans lequel nous vivons, loin à l'arrière-plan, se trouve un autre monde ; leur rapport réciproque ressemble à celui qui existe entre les deux scènes qu'on voit parfois au théâtre, l'une derrière l'autre. A travers un mince rideau de gaze on aperçoit comme un monde de gaze, plus léger, plus éthéré, d'une autre qualité que celle du monde réel... »(2). Que sera notre voyage ? La découverte d'une autre scène, poétique, esthétique, nous stimulant l'imagination. Comme le héros danois finirons-nous désarmés, quand la réalité aura perdu son pouvoir excitant et aurons-nous aussi les pieds « faits de telle façon qu'ils garderont l'empreinte qu'ils auront faite » ? Dans la vision esthétique du monde, rien ne change finalement..., ou bien, finirons-nous, après le stade inévitable des interrogations éthiques, par nous retrouver dans le monde du religieux ? Une alternative qui ouvre sur un troisième terme : c'est ou bien ou bien...

Le vol est fort gai ponctué des « Danku » de l'hôtesse de l'air. Une collègue en manque de tabac fume dans les WC et déclenche une alarme qui provoque la verve culpabilisante du chef de cabine qui, sans doute, ne fume pas. L'Afrique nous attend : pour moi ce ne sont encore que des histoires d'école du dimanche, avec des lions et des missionnaires tempérant l'interprétation de leur foi, du sirop de framboise remplaçant le sang du Christ et des pirogues transportant les malades vers le dr. Schweitzer, à l'orée de la forêt vierge, ou encore la rencontre du seul blanc, perdu depuis longtemps dans la nature hostile, et soudain consolé par un : « dr. Livingstone, I suppose » ; le chic anglo-saxon, le whisky mêlé de quinine siroté sous la moustiquaire au soleil couchant, pendant qu'insectes, araignées et serpents circulent sous l'œil flegmatique du gentleman, suant sous son tweed. Ou mon vieux cousin, colon dans une société d'exploitation des forêts, qui construisait des voies de chemin de fer en bois de rose, de violette et d'ébène et qui, quarante ans plus tard, racontait la paresse des indigènes qu'il fallait savoir diriger. Ce sont aussi des cartes de géographie, que ma grand-mère affichait dans sa cuisine, où le découpage des pays changeait chaque année avec des noms nouveaux : la confusion. Il lui fallait cela pour comprendre le « Courrier des Missions ». C'est enfin le sourire satisfait du collègue camerounais qui nous faisait manger avec les doigts des nourritures pimentées et s'amusait de la mine déconfite du blanc, revenant des toilettes après une miction irritante...

Arrivée à 17h.15 à Cotonou : attente des valises, pagaille douanière, bousculade, croix de craie sur les bagages contrôlés pour un deuxième contrôle où l'on s'assure que la croix n'a pas été oubliée. Premières cacahuètes bouillies, en bouteille, eau de Possotomé, en attendant les bus qui nous transportent au crépuscule à travers les feux qui éclairent les marchands, entrevus dans la circulation. Porteuses de pain, fabricant de cercueils à l'enseigne de « à l'heure qui sonne », mystérieuses cornues remplies de pétrole, mobylettes pétaradantes nommées zemidjan et servant de taxi, pouvant se faufiler partout, coiffeurs mystiques « à la gloire de Dieu ». Enfin le calme en arrivant au Centre St-Jean Eudes, à quelques mètres de la circulation. La chambre est faite de deux lits à moustiquaire et d'une table avec une chaise. Sur la table, une sentence du saint patron des lieux : « tout homme qui s'élève sera humilié ;

celui qui s'humilie sera élevé. Elevez-vous donc en présence du Seigneur et il vous élèvera. » L'esprit souffle sur nous après la douche rafraîchissante, matérialisé sous la forme de l'aspersion d'anti-Brumm forte, sur les rares parties du corps qu'un pyjama protecteur laisse à découvert, et nous essayons de trouver le sommeil dans la moiteur.

**Samedi 28 octobre.** Je suis donc allergique au Brumm forte, car les poignets me démangent au petit matin encore obscur, rappel d'un corps présent. Pendant qu'une main gratte sa compagne irritée, j'écoute les cris d'oiseaux inquiétants : peut-être cette effraie dont parle Philippe Jaccottet (3) et que je n'avais jamais entendue :

« La nuit est une grande cité endormie  
où le vent souffle... Il est venu de loin jusqu'à  
l'asile de ce lit. C'est la minuit de juin.  
Tu dors, on m'a mené sur ces bords infinis,  
Le vent secoue le noisetier. Vient cet appel  
Qui se rapproche et se retire, on jurerait  
Une lueur fuyant à travers bois, ou bien  
les ombres qui tournoient, dit-on, dans les enfers.  
(Cet appel dans la nuit d'été, combien de choses  
j'en pourrais dire, et de tes yeux...) Mais ce n'est que  
l'oiseau nommé l'effraie, qui nous appelle au fond  
de ces bois de banlieue. Et déjà notre odeur  
est celle de la pourriture au petit jour,  
déjà sous notre peau si chaude perce l'os,  
tandis que sombrent les étoiles au coin des rues. »

Qui pourrait se réveiller aux bruits inquiétants du monde, quand un lit, sous la moustiquaire, nous offre l'asile ?

Il le faudra, car après les premières images entrevues la veille, nous allons rencontrer nos hôtes. En demi-cercle au premier étage d'un bâtiment ajouré, à la recherche de courants d'air, nous attendons. Un tableau noir barre notre horizon, comme à la page 36 de Tintin au Congo, quand le héros devient instituteur ; mais le léopard ne viendra pas manger l'éponge, peut-être parce que ces animaux ne savent pas monter les escaliers. El Régo, chanteur béninois célèbre, devenu maire de Godomey nous accueille en nous offrant une chanson. Il parle de ce qui devrait préoccuper les médecins que nous sommes : comment faire pour ne pas tomber malade : la santé sans les médicaments. Dorothe, président de l'OAI, se demande à quoi notre rencontre va aboutir : interrogations. Ari affirme que pour une fois ce sont les européens qui viennent apprendre en Afrique : qu'apprendra-t-on ? A comprendre l'autre ou seulement à nous regarder différemment ? C'est bien court, un simple séminaire, pour penser se reconstruire... Ari nous expliquera demain comment l'écriture permettra le transfert des connaissances. François Baumann salue les journalistes présents : faire savoir ce que l'on fait, par le haut-parleur de la presse, lui paraît essentiel et a toujours été une des priorités de son organisation. A l'inverse des mystères de la magie, la médecine veut se faire transparente dans ses interrogations. Nos écrits voyageront sur Internet... Désiré nous accueille au nom du ministère du tourisme : homme élégant, dont le sourire me rappelle celui de mon camarade camerounais facétieux, à la douce ironie, qui s'habillait chez Lacoste et qui m'avait autrefois initié aux mystères d'un service de soins intensifs...

Une pause-rafraîchissements devient indispensable par la chaleur qui sévit. Tout en sirotant une « Béninoise », la désaltérante bière locale, je discute avec un journaliste du Progrès, qui me parle des règles de l'héritage : lorsque le père meurt, les fils héritent et ont charge de leurs

sœurs, de même mère, qui ne seraient pas mariées. J'apprends aussi qu'une épouse répudiée retourne chez son père, qui rend au mari mécontent le cadeau qu'il lui avait fait lors du mariage. Il s'agit d'éviter la colère d'un ex-mari pouvant rendre la femme stérile dans son éventuel remariage, car la conjugalité semble inéluctable pour les femmes. Je ne comprends pas bien comment la colère peut rendre stérile : faut-il qu'un mauvais sort soit jeté ?

Je n'aurai pas de réponse car il faut se réunir sous l'arbre aux palabres dans la cour du centre St-Jean, afin de préparer notre visite de l'après-midi au marché Danktopa. Les collègues sont assis en rond sur un banc de pierre, pendant que nos hôtes, debout, nous racontent des histoires mystérieuses. Danktopa signifie « le serpent du fleuve », la lagune qui baigne Cotonou. Allusion au serpent python sacré qui aurait un jour disparu dans le fleuve à cet endroit. C'est le serpent qui enrichit et qu'il faut respecter. Le tuer serait un crime. S'il entre dans la maison, il faut lui tendre un bâton autour duquel il s'enroule comme sur un caducée. On mène ensuite le serpent dans la brousse mais on y laisse aussi le bâton, sinon le python reviendrait dans la maison. On trouve de tout dans ce marché, mais en particulier c'est le lieu de ravitaillement des « tradipraticiens ». Il fut créé au 19<sup>e</sup> siècle, marché des affaires louches et du trafic avec les yoroubas du Nigeria. Il a lieu tous les cinq jours et fait l'objet d'une référence obligatoire dans les calendriers béninois. Beaucoup de délinquance, beaucoup de vols. Les voleurs y sont peu appréciés et immédiatement punis de mort par la vindicte des « lois du marché ». Le professeur Sevi-Kouletio Kouletio enseigne la criminologie à l'Université de Cotonou et nous parle du vaudou. Un vodun est un esprit intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il distingue le vaudouisant qui croit aux dieux et fait des sacrifices d'un vaudouiste qui partage cette croyance mais ne fait pas de sacrifices, se limitant aux prières et d'un vaudounologue qui croit, maîtrise les pratiques et prêche le vaudou à travers les âges. Je ne sais pas exactement où se situe le professeur dans sa classification. La vaudounologie est l'étude du vaudou. Les dix commandements de Moïse seraient reconnus dans le meilleur vaudou. Fort de ce modèle, le professeur aimerait créer un code écrit universel du vaudou : c'est sans doute une idée originale dans un pays de tradition orale. Un code écrit ne laisserait plus la place à l'approximation usuelle qui fait qu'on peut nous raconter des histoires semblables mais parfaitement contradictoires, comme dans la mythologie grecque avec ses versions différentes du même mythe. Passer du paganisme antique à la religion du livre n'a pas été une mince affaire à la fin de l'Empire romain. Les missionnaires, pareils aux pères de l'Eglise en lutte contre l'Empereur Julien, ont voulu détruire le vaudou, qui pourtant a survécu comme ont survécu chez nous certaines pratiques antiques, même aujourd'hui dans notre Suisse bancaire, fédérale et bicamérale (4). On nous parle de Devi, parti d'un village du Mono pour s'initier en brousse où il a rencontré des génies qui lui ont annoncé qu'il serait en mesure de délivrer son pays d'un gangster-sorcier. Ce dernier sévissait grâce à son pouvoir de résister à l'atteinte des balles de la police. C'est Devi qui a tué le sorcier à son retour de l'initiation, rendant le Mono à nouveau paisible. Mais alors, pourquoi une science si forte n'a pas pu lutter contre les colons ? Le roi Behanzin, qui se battait contre les Français jouissait d'un tel pouvoir : il pouvait se rendre invisible en se trempant dans une jarre magique. Son frère jaloux s'empara de la jarre et put prendre le pouvoir à sa place, laissant le champ libre aux Français qui déportèrent Behanzin à la Martinique d'abord, puis à Alger où il mourut en 1906. C'est donc la jalousie et la rivalité qui sont causes de la chute du Royaume d'Abomey, passions assez puissantes pour neutraliser les pouvoirs de la magie. Fabienne, notre anthropologue, tente de mettre un bémol à ces histoires en affirmant que le vaudou comme le christianisme produisent des discours dogmatiques et que c'est le rôle de l'anthropologue de restituer le discours de l'individu qui puise à différentes sources et bâtit ses pratiques dans une alchimie synchrétique. Je ne sais pas si Fabienne réussit à nous rassurer alors que nous entrons doucement en contact avec notre noyau psychotique, magnifié par les effets du Lariam. Je me coule dans le dogmatisme magique et l'histoire de Devi va bientôt se muer en

évidence : il y a des forces qui nous échappent... Qu'allons nous devenir au marché tout à l'heure. Il me faut absolument des repères.

Le repas de midi me permet de manger un ragoût de poulet-bicyclette en compagnie de Johann, un agent commercial, pasteur de l'Eglise évangélique : c'est évidemment le repère indispensable que je cherchais, le langage commun des protestants au-delà des frontières. C'est son père qui s'est converti au protestantisme, se mettant à dos tout son village à la frontière du Togo. Depuis lors Johann est retourné au village et a pu renouer avec la tradition qu'il connaît bien. Même s'il pense aujourd'hui que le Christ rend inutile le recours aux vaudous, il estime qu'il existe des forces et des mystères auxquels il faut prendre garde. Nous revenons sur les passions humaines à l'origine du monde magique : l'amour est aussi fort que la haine. Trop d'amour peut se retourner en haine et cette dernière va conduire à la sorcellerie et aux sorts jetés. Son voisin affirme qu'il n'a jamais vraiment cru aux forces occultes – enfin le radeau de la Méduse qui me sortira de l'océan de secrets où je risque de sombrer... Il raconte pourtant l'histoire d'un de ses amis qu'il a roulé dans une affaire. A quelques temps de là, il ressent une douleur du ventre que les médecins ne comprennent pas. Rencontrant l'ami trompé, il s'entend demander, non sans ironie, s'il se sent bien. Il comprend alors que l'homme en colère lui a jeté un sort. La douleur abdominale s'efface quand la dette est enfin réglée avec l'aveu de la supercherie. Malgré son scepticisme mon interlocuteur admet que des forces existent sur lesquelles il faut compter. Avait-il mal au ventre ou était-ce le ventre qui lui faisait mal, ajoute-t-il ?? Le radeau de la Méduse ayant sombré, il me reste une planche de bois psychanalytique et salvatrice, c'est évidemment la culpabilité qui lui a tordu les boyaux. Garderai-je cette idée pour assurer mon arrière-garde ou sombrerai-je comme le poète qui voyageait de l'ortie à l'étoile (5) ? :

« Les longs voyages sont cruels  
Aux yeux qui restent en arrière  
Comme de beaux étangs d'or pâle  
Où croisent les voiliers du ciel. »

Le regard en arrière est pourtant la seule boussole.

Nous partons pour Danktopa. La sœur d'Ari, rhumatologue, habite à l'orée du marché : c'est là que nous laissons nos voitures. Le chef de quartier semble fâché de n'avoir pas été averti de notre venue. Il improvise tout de même un discours de bienvenue où l'on entend une sérieuse critique des autorités qui laissent se développer des amas de déchets et d'immondices sur les berges du fleuve, résultat de la digestion d'un marché incontrôlable. Nous cheminons par petits groupes dans une foule grouillante. Emmanuel et Johann sont là pour nous empêcher de nous perdre. Ils nous mènent vers une équipe de matrones qui échangent notre argent contre des francs CFA ; les billets passent de main en main comme pour mieux s'assurer de l'exactitude des comptes. Cheminement à travers les étals : radios, rasoirs, appareils ménagers, produits de nettoyage, cassettes, quincaillerie, etc. Sur le pont nous regardons les toits du marché à perte de vue. Des camions chargés de coton passent sous nos pieds. La pluie se met à tomber comme si l'on avait mis le robinet de la douche au maximum, pluie chaude sur nos chemises en sueur. Nous nous réfugions sous le pont, perdus dans une foule de gens colorés avec des plateaux de fruits sur la tête : les voitures et les zemidjan sont bloqués dans la masse. Jean filme la pluie. La douche ne dure pas mais elle a fait des lacs dans le chemin terreux. Nous atteignons le fleuve et les tas d'ordures. Des enfants s'amuse du cameraman et se regardent sur l'écran en riant. Le but de notre promenade doit être le marché des féticheurs que nous n'atteignons pas, car le réservoir céleste ne tient pas l'eau et explose littéralement sur nous. Notre équipe se disperse et court se réfugier dans les cahutes des commerçants, comme des chiens mouillés affolés. J'ai perdu ma femme, l'indispensable

boussole conjugale. Sombre mesure de planches où nous tenons à quatre, les plus courageux au fond dans une obscurité incertaine et encombrée d'objets indistincts. Les enfants du propriétaire rient de nos mines dégoulinantes. Des filets d'eau traversent les planches ajourées. Des femmes marchent dans la rue et vaquent à leurs occupations comme si rien ne se passait. Pourquoi seuls les blancs à l'abri ont-ils l'air mouillé ? Il faut pourtant continuer sous la pluie car le soir va venir. Nous courons vers les féticheurs et entrons nous réfugier dans la première boutique, au sec. J'ai retrouvé ma femme. Des visages rieurs nous regardent, accrochés dans des échafaudages de bois. Le maître des lieux nous accueille, assis en tailleur, sur des claies, à un mètre cinquante du sol, protégé des inondations. Grisonnant, d'un âge incertain, c'est le grand-père Hohoto, « guérisseur traditionnel, vendeur d'os originaux et divers de la pharmacopée », directeur des Etablissements « Chez un Jour ». Il fabrique et vend des fétiches aux propriétés diverses, donnant le succès, la richesse ou la santé. Il nous montre un album de photos où on le reconnaît participant à des cérémonies. Johnny constate à quelques signes que c'est un bon féticheur. Il traduit notre conversation : les fétiches sont composés de divers ingrédients dont il a le secret. En eux-même ils ne sont pas efficaces mais doivent être dynamisés. Comme nous ne retiendrons pas les paroles traditionnelles, nous pourrions nous contenter de prendre le fétiche au chevet de notre lit ; il faudra le matin, avant même de mettre les pieds à terre, remplir sa bouche d'une gorgée d'eau et la cracher sur le fétiche puis dire le vœu que nous souhaitons voir s'accomplir. Peut-être avons nous marqué un certain étonnement dubitatif qui le pousse à nous proposer de nous prouver ses pouvoirs. Si l'un de nous veut bien servir d'exemple, il le soulèvera du sol avec deux petits fagots de paille emboîtés l'un dans l'autre... Malaise scolaire de l'assistance, comme quand le maître demande qui veut venir au tableau noir. C'est donc au suisse de se dévouer, ramassant au fond de lui les valeurs ancestrales du sacrifice du 9 juillet 1386, à Sempach, quand Winkelried embrassa de son large thorax les lances du hérisson de l'armée autrichienne, ouvrant ainsi à ses compatriotes la brèche de la victoire. « Prenez soin de ma femme et de mes enfants » fut sa seule et dernière parole historique. Il s'agit maintenant de montrer aux français le courage helvétique. Invocation en pensées des paroles du paysan Ueli Braeker (6), ancêtre des explorateurs suisses au début du 18<sup>e</sup> siècle, sorte de capitaine Cook agricole : « croire et espérer que tout ira pour le mieux a toujours été dans ma nature : c'est si l'on veut, une conséquence de mon insouciance innée. Aussi n'ai-je jamais pu supporter que les gens autour de moi ressassent anxieusement leurs soucis et leurs peines, et ne puis-je comprendre le profit qu'il y a à toujours imaginer le pire... ». Donc tout se passera bien, me dis-je. Il est vrai que l'argument définitif est la présence rassurante de Johnny qui m'encourage de tenter l'épreuve. On installe une paillasse sur le sol, où je dois me mettre à quatre pattes : que devient la dignité confédérale dans cette mise en scène. Le vin est tiré, il faut le boire... Le grand-père se tient à distance ; on m'expliquera plus tard qu'il s'agissait pour lui de neutraliser le pouvoir de sorciers adverses qui pourraient passer par là... C'est un de ses fils qui officie en récitant des paroles magiques, pendant que deux autres retirent ma chemise du pantalon. La peau couleur d'Emmenthal amuse l'assistance, mais le nez vers la terre, je ne vois rien. On passe les fagots de paille sur mon ventre et l'on me met dans la bouche des graines inconnues certainement magiques. Je me garde de les avaler car soudain surgit à mes yeux l'image de mon professeur de parasitologie récitant de son accent italien la litanie : *wuchereria bancrofti*, *hymenolepis nana*, *loa loa*, *tenia solium*, *ankylostoma duodenalis*, *dracunculus medinensis*... Mes paroles magiques à moi qui signifient : que vais-je devenir si j'avale ? J'ai mis les graines sous la langue : l'expérience ne va sûrement pas marcher... Il va sûrement s'en apercevoir, s'il est si fort... Mais non, car après un premier essai infructueux, je sens comme une ceinture sous-ventrière qui me soulève en équilibre à un mètre du sol, sous les applaudissements joyeux de l'assistance. Tour d'illusionniste au fait des mystères du centre de gravité ou magie ? Je me relève et Johnny me dit : « tu as vu de tes

propres yeux... ». Pour lui c'est une évidence et moi qui ai pensé que les évidences étaient toujours une construction de l'esprit, une mise en scène... « Que me donneras-tu pour ce que je viens de faire ? » Je n'ai sur moi qu'un couteau suisse... Peut-on offrir un couteau suisse à un féticheur sans qu'il considère cela comme une menace ? Regard interrogateur vers Johnny : « tu peux ». Je lui montre le couteau fermé et déplie le tire-bouchon, ce qui est tout de même moins menaçant qu'une lame. Sourire de satisfaction. C'est le couteau du grand-père de ma femme, encore une valeur ancestrale, hallebarde du soldat suisse d'aujourd'hui, gage de survie dans le réduit national, amulette indispensable. Nous pouvons maintenant passer aux affaires et acheter des fétiches béninois qui nous assureront le succès dans notre pays...

Retour à la nuit tombante, en devisant avec nos guides sur les forces invisibles. Où étions-nous ? Chez un illusionniste du Ve siècle avant J.-C. pratiquant la succussion par l'échelle ? Où est l'Hippocrate réprobateur qui fustigeait les procédés sensationnels, permettant aux médecins de prouver leurs talents au public ? « Les médecins qui s'en servent sont surtout ceux qui veulent faire l'ébahissement de la foule. La foule, en effet, est saisie d'admiration quand elle voit un homme ou suspendu, ou lancé en l'air, ou soumis à quelque épreuve analogue : ce sont de ces choses dont on parle toujours, sans plus s'inquiéter quel a été le résultat, bon ou mauvais, de la manœuvre... »(7). Notre raison doit-elle aussi lutter contre l'obscurantisme du charlatan ? Devons-nous plutôt nous laisser fasciner ? Nous parlons de l'utilisation des forces occultes, tantôt pour le bien, tantôt pour le mal dans la sorcellerie. Notre guide pense que le sorcier du marché travaillait en vue du bien et ne conteste pas son pouvoir. Avons-nous plutôt vécu quelques heures, comme dans le monde du Bas-Empire, quand le monothéisme voulait succéder à la religion gréco-romaine ? L'ancienne religion ne peut être abolie, malgré le christianisme : elle devient magique, parfois maléfique, souvent diabolisée, toujours récupérée. Que faire de toutes ces forces ? Il y en a tant qui se croisent, qu'il faudrait comme les Athéniens construire un temple au dieu inconnu, pour n'oublier personne. St. Paul enragerait...(Actes, 17, 16-34). Je suis tout de même un peu inquiet alors que les français me paraissent bien joyeux et désinvoltes. Suis-je si différent d'eux ? Ramuz (8) en était persuadé : « nous sommes placés, nous autres protestants vaudois ou romands, dans une situation bien singulière vis-à-vis de la civilisation française qui est pourtant la nôtre. J'entends que notre antiquité à nous n'est plus tout à fait la sienne ; plus exactement, que depuis quatre siècles nous en avons deux et qu'elle n'en a qu'une. Car son antiquité à elle, celle qui sert de base en France à tout l'enseignement supérieur et secondaire, est l'antiquité gréco-romaine, tandis que « nos » antiquités à nous sont la gréco-romaine bien entendu, et puis l'antiquité biblique. » C'est probablement cette particularité « ethnique » qui m'a poussé à me rapprocher d'un pasteur comme guide dans l'incertitude de la magie. Je me suis senti rassuré. Peut-être que les français pouvaient regarder tout cela avec la désinvolture d'un Offenbach re-cuisinant la mythologie à la sauce vaudeville. Nous, on ne plaisante pas avec la Bible : on nous l'apprend très jeune...Evidemment, chez nous, les pasteurs de l'Eglise officielle ne parlent même pas de la sorcellerie : à quoi bon parler d'un mensonge et d'une supercherie ; ils laissent s'exprimer les exorcistes des cantons catholiques où fleurissent les faiseurs de secret qui ne lisent pas la Bible, lui préférant le Grand Albert (9). Pourtant Johnny me trouble beaucoup lorsqu'il évoque les forces qui nous échappent : je le soupçonne de ne pas parler seulement du Saint Esprit...

Apéritif chez la sœur d'Ari puis repas dans un maquis où nous récupérons joyeusement de la séance de prestidigitation.

**Dimanche 29 octobre.** La journée commence par une conférence de Fabienne sur l'anthropologie. A côté d'une discipline axée sur le souci de clarification des liens de parenté, des régimes matrimoniaux, de la religion, de la politique, etc., on se doit de défendre une

anthropologie des représentations où le crédit est accordé à la subjectivité. On s'intéresse à ce que pensent les gens. Si l'ethnographie est un travail descriptif sur le terrain, l'ethnologie est déjà un travail analytique, alors que l'anthropologie vise à dégager des régularités plus générales. La sociologie s'est intéressée aux sociétés européennes historiques mais aujourd'hui les sujets d'intérêt se recoupent parfois avec ceux de l'anthropologie, la sociologie restant friande de méthodes quantitatives appliquée à des institutions sociales. La sociologie s'intéressera à l'hôpital par exemple plutôt qu'à la maladie. L'anthropologue voit la société à travers l'individu et approche son sujet par des méthodes qualitatives, comme des entretiens semi-directifs avec un canevas, plus qu'un questionnaire fermé, permettant de se laisser surprendre. L'anthropologie de la santé, proche de la sociologie de la santé, étudie les institutions. L'anthropologie médicale inventorie les pratiques et les remèdes et s'ouvre sur l'ethnomédecine. L'anthropologie de la maladie s'intéresse aux représentations de la maladie. Qu'est-ce, au Bénin, qu'une maladie simple relevant de la phytothérapie. Qu'est-ce qu'une maladie complexe due à un sort jeté ou à la transgression d'un interdit qui nécessite la présence des animaux. On recherche le pourquoi de la maladie complexe. La réponse à cette question influence le recours thérapeutique. La psychologie s'occupe du vécu asocial, alors que l'anthropologie aborde la dimension culturelle ou sociale de la représentation collective. On évitera le concept de culture, trop lié à des représentations idéologiques et qui nous dispense de naviguer entre les deux pôles, de la diversité à l'unité du genre humain. Plutôt que d'affirmer péremptoirement que l'attitude de l'africain face au SIDA est une affaire culturelle, liée à la polygamie et aux relations sexuelles diverses, on s'intéressera aux trajectoires de vie, à l'émigration, aux femmes restées seules... toutes situations influençant les relations sexuelles. L'anthropologue prend des notes pendant ses entretiens semi-directifs : on peut imaginer un carnet avec sur la page de droite le journal d'enquête : dates, noms, lieux, impressions, descriptions, indications pratiques. Sur la page de gauche, un journal de recherche plus analytique avec les questions, les hypothèses : il représente la vie intellectuelle de l'enquête. Journal d'enquête et journal de recherche se font face en vis-à-vis.

Ari nous parle ensuite du travail d'écriture où il s'agit d'organiser l'information pour transférer les connaissances acquises dans nos pratiques. Que vais-je retenir et laisser de côté ? Le carnet de notes constitue une mémoire à court terme où s'enregistrent les impressions de nos sens comme nos émotions. Tout cela permettra d'élaborer une mémoire à long terme faite d'une mémoire épisodique personnelle confrontant nos représentations préalables avec l'expérience sur le terrain, et d'une mémoire sémantique qui est déjà la construction d'une théorie personnelle. A partir de là se construira une mémoire de travail, le « take home message » des anglo-saxons.

Que ramènerai-je donc en Suisse de ce séjour ? Ferai-je un journal exhaustif, quasi photographique, des événements ? Partirai-je avec mon « doggy bag », comme ces américains rencontrés un jour chez Girardet et qui emportaient pour leurs amis, les restes du repas enveloppés dans une serviette ? Les saveurs réchauffées auront-elles le même goût pour les autres ? Ne vaut-il pas mieux parler des émotions ressenties ? Si je dois raconter les événements vécus, je décrirai d'abord comment je me défends devant l'angoisse qu'ils suscitent et comment je convoque mes repères. « Plus l'angoisse provoquée par un phénomène est grande, moins l'homme semble capable de l'observer correctement. » « Tout système de pensée, y compris le mien, s'enracine dans l'inconscient, en tant qu'il est une défense contre l'angoisse et la désorientation. »(10). Donc il faudrait d'abord parler de soi et de son contre-transfert... Comme le rappelle Pierre en riant lors du repas de midi : « il n'y a que moi qui m'intéresse ». Mais même dans le souci le plus narcissique de soi, il doit rester une part d'ouverture, celle que décrit Amiel (11), encore un de ces visages ancestraux que je convie au repas gastronomique :



« Fais en toi la part du mystère, ne te labore pas toujours tout entier du soc de l'examen, mais laisse en ton cœur un petit angle en jachères pour les semences qu'apportent les vents, et réserve un petit coin d'ombrage pour les oiseaux du ciel qui passent ; aie en ton âme une place pour l'hôte que tu n'attends pas, et un hôtel pour le dieu inconnu. Et si un oiseau chante dans ta feuillée, ne t'approche pas vite pour l'appriivoiser. Et si tu sens quelque chose de nouveau, pensée ou sentiment, s'éveiller dans le fond de ton être, n'y porte point vite la lumière ni le regard ; protège par l'oubli le germe naissant, entoure-le de paix, n'abrège pas sa nuit, permets-lui de se former et de croître, et n'ébruie pas ton bonheur. Œuvre sacrée de la nature, toute conception doit être enveloppée du triple voile de la pudeur, du silence et de l'ombre » (2 décembre 1851).

Sur le grand tableau noir de la salle de réunion sont affichés les noms des familles d'accueil et qui va chez qui. Catherine, Francine et moi devons rencontrer Amouzouvi Fande Cécile, prêtresse vaudou « Etron ». Je me renseigne auprès du professeur : c'est le meilleur vaudou, car il respecte les dix commandements de Moïse. Nous partons en taxi à un kilomètre environ du Centre St.-Jean. Le taxi nous laisse au bord de la route près de la buvette « le chalet » ; jusque là nous sommes en pays connu, même si le chalet en question ne porte pas les invocations à la toute puissance divine que je me plaisais à déchiffrer dans mon enfance sur les maisons de nos vacances, dans la neige. Nous sommes attendus et accueillis par le regard des gens au bord de la route. Un guide nous mène à travers des rues de terre battue, entre les maisons d'un étage, et nous dit que la cérémonie se prépare ; on passe près de l'école : salutations, mains serrées. Fleur et sa mère nous accompagneront pour le début des festivités et rejoindront leur famille d'accueil ensuite ; des poules faméliques, des chèvres naines et de petits cochons sont à la recherche de nourriture dans les détritiques. Manges-tu le cochon, me demande le guide ? Oui, ma religion me le permet... Belle façon de se présenter. On entend le son du tam-tam qui se rapproche. Entrée dans la cour d'une maison où des gens sont assis sous un dais de bambous. Ils se lèvent, les percussions cessent. On verse une jarre d'eau à terre. Il faut marcher dans la marre ainsi formée, comme à travers un baptistère proto-chrétien. Nous sommes de l'autre côté de l'eau et l'on nous invite à entrer dans la maison. Des nattes sont étendues sur le sol, sur lesquelles nous nous asseyons en tailleur. Une chambre sombre, une table, des chaises, au mur un calendrier et la photo d'une voiture rutilante, peut-être une Ferrari. Une foule de gens vient nous serrer la main, d'abord la main, puis le pouce, saisi à pleine paume, comme quand on jouait au tram, pour faire la manivelle. La voix du traducteur derrière mon épaule - il s'appelle Elie comme le prophète - me commente : ce sont les initiées qui vont être possédées : on les reconnaît à leur fichu blanc. L'une d'entre elles porte son jumeau sur la poitrine, statuette de bois retenue par le fichu. Un homme m'appelle Papa. Parmi les derniers, la prêtresse nous salue. Tout va si vite que je ne sais plus qui est qui... On nous offre de l'eau dans une casserole que nous nous passons après y avoir trempé nos lèvres. Le tam-tam reprend. On nous installe ensuite devant la maison, sous le dais. Nous sommes assis sur des chaises, à ma droite Elie et à ma gauche Francine et mes trois presque compatriotes du jour. La prêtresse nous fait parvenir des noix de cola : elle est assise sur un siège bas auprès d'une porte fermée par un drap, le visage digne, enturbannée. Voyant notre embarras, elle croque à belles dents dans la noix de cola pour que nous fassions de même. C'est quoi, demande Fleur ? Si seulement nous pouvions répondre ; peut-être un hallucinogène... Nous croquons avec un embarras poli et nous nous gardons bien d'avalier... Il faut maintenant se lever pour rendre visite aux fétiches. Nous entrons à nouveau dans la grande pièce à la voiture rutilante, où débouche un couloir sombre qui conduit à la chambre de la prêtresse. Son lit est recouvert d'une moustiquaire. Près de là, une table est jonchée d'objets divers, récipients, bouteilles de cosmétiques, statuettes. C'est l'autel de Mamiouatta. Nous parfumons nos mains et les enduisons de talc odorant. Nous pouvons faire un vœu. Elie nous chuchote qu' « elle » peut ouvrir la mer : parle-t-il de la prêtresse ou de la

déesse ? Alors que nous rendons visite, dans le coin opposé, au fétiche de la montagne, arrive une possédée qui s'impose : elle doit saluer les visiteurs ; elle nous frappe les paumes comme dans un tope-là violent, puis nous serre les mains en croisant ses bras. Elle fait de son tablier un réceptacle aux offrandes que nous devons lui donner pour qu'elle se calme. Elle réclame d'avoir Fleur pour elle, car la petite est la pureté. C'est à moi de répondre mais je ne suis pas le père de Fleur... : «ça ne fait rien, dis oui pour la tranquilliser ». J'accorde la requête avec un certain malaise, qui bien heureusement ne portera pas à conséquence. Nous sommes ensuite entraînés à nouveau dans la cour, puis dans ce qui me paraissait tout à l'heure le lieu sacré, caché par une tenture, un naos : au sol de petits autels contigus percés d'une sorte de foyer comme des fours à pain. Dedans c'est le secret... C'est le lieu des fétiches de la folie, du caïman parmi d'autres. Les autels sont surmontés de tridents. Seule une possédée peut s'y asseoir : ce n'est sûrement pas très confortable... Au mur, la photo du père de la prêtresse qui lui a transmis le don. Au sol, quelques noix de cola, nourriture des vaudous et des croix entourées d'un cercle, tracés à la craie. C'est là que se jettent les cauris divinatoires : c'est la première activité de la prêtresse le matin. Elie déclare : « elle voit tout de suite si les visiteurs viennent dans de bonnes intentions. Si elle dépiste des visées malveillantes, elle laisse repartir le visiteur sans le chasser. On a su qu'elle était vaudousi parce qu'elle est née avec des herbes médicinales dans la main gauche et des cauris dans la droite. On la consulte pour guérir. » Elie est venu vers elle et elle lui a dit des choses du passé. Il est resté depuis lors. Je vois que pendant ces explications (nous sommes accroupis devant les autels), elle est attentive à tout ce qui se passe, comme un chef de service dans un centre d'urgences : elle nous écoute sans comprendre, regarde Elie et lui demande de traduire. Elle surveille la musique de la cérémonie qui continue dehors, suit des yeux la possédée qui a rejoint les autres. Combien de sens a-t-elle ? On nous emmène ensuite dans une cahute dans la cour ; c'est la maison de Sakpata, vaudou de la variole, peut-être aujourd'hui du SIDA, un amas d'offrandes coagulées comme un gros caramel mou recouvrant des formes indistinctes, à l'odeur sucrée de liquide amniotique. Les offrandes ont éclaboussé les murs de planches ajourées. Les trois filles de la Mama ont préparé les quatre heures dans la maison : pop corns, cacahuètes, galettes de haricot. Elles mettent la dernière main à une mixture de vin de palme, poudre blanche extraite de sachets et glace pilée, dans une cuvette. On remplit des verres où nous trempions nos lèvres, juste les lèvres par crainte des éventuelles salmonelles : il ne s'agit pas de tomber malades. Mama envoie son sacristain chercher l'album de photos où on la voit lors de cérémonies. Il y a aussi les photos d'un de ses fils partis aux USA et qui a épousé une américaine. Arrive alors une deuxième possédée, prise par le fétiche de la folie et qui se comporte comme la première, nous frappe dans les mains puis tend son tablier pour une obole. « Une femme ne peut pas venir ici pendant sa fécondité », affirme le sacristain. Il veut sans doute parler des règles. Rappel de mes fonctions vitales : je chuchote mon besoin subit à l'oreille du sacristain qui m'emmène au fond de la cour, près de l'âtre, sur un monticule surmonté d'une cabane près de celle de Sakpata. Un trou dans le sol qui pompe les eaux. Je viens reprendre place sur la chaise pour la suite des festivités. Des femmes assises nous font face et se lèvent de temps en temps, deux par deux, pour une danse, fesses en arrière qui se dandinent et mouvements reptiliens des poignets, au son des tam-tams. La prêtresse a repris place sur son fauteuil devant la tenture du naos, dignité souriante. Les danseuses s'approchent d'elle et s'inclinent pour recevoir comme une bénédiction de l'index et du majeur relevés de la Mama. Elles regagnent alors leur banc. La possédée déambule parmi ce monde, de ci, de là, avec des mouvements moins chorégraphiques. Son visage a été frotté de craie, « pour calmer son excitation ». Les rythmes changent insensiblement pour se faire plus saccadés. Ils ont aussi un but sédatif sur la possédée, affirme mon interprète. La possession dure près d'une heure et, soudain, celle qui a été chevauchée par la folie manifeste son désir de parler à la vieille. Elles entrent toutes deux dans le naos. Quels secrets sont échangés ?

Quelles prédictions ? Le fétiche a-t-il quelque chose à annoncer par la bouche de la possédée ? Que dira la folie ? Simplement qu'elle veut partir... D'autres femmes la mènent dans une sorte de vestiaire où elle sera lavée de la craie, à l'abri de nos yeux. On l'assied ensuite sur une chaise devant nous. Elle nous tourne le dos, linge sur les épaules comme un boxeur après le combat. Elle revient à elle et redécouvre le monde autour d'elle, se retourne et nous regarde apeurée. La prêtresse la prend par les épaules et lui dit une litanie rituelle pour la tranquilliser. La nuit est tombée. Il est temps pour nous de partir, disons-nous à Elie qui transmet le mot d'ordre... La Mama lance une injonction stridente qui fait cesser la musique : les hôtes auraient-ils plus d'importance que les rites ? Elle nous raccompagne hors de chez elle à travers les ruelles de terre, entre les maisons jusqu'à la route. La circulation est dense. La vieille me prend la main pour traverser cette route dangereuse, comme le ferait une mère inquiète. Elie fait signe à un taxi et nous repartons étourdis, le cerveau battant encore en rythme, comme si notre regard avait trop fixé le soleil et voyait des taches lumineuses dans la nuit.

Le soir, après le repas, je recompose la journée sur mon carnet de notes : à droite les souvenirs, à gauche les questions : pourquoi cette fête ? qui étaient tous ces gens ? comment commence une possession ? que se passe-t-il quand le fétiche a quelque chose à dire ? le jeu s'emballe-t-il parfois ? la prêtresse doit-elle le calmer ? comment fait-elle pour rester si tranquille ? pourquoi a-t-elle voulu que nous dansions avec elle ? pourquoi se serre-t-on la main ainsi ? pourquoi avoir interrompu la cérémonie pour nous ? Je me souviens d'avoir été appelé à constater le décès d'une nonagénaire, morte durant le culte. J'étais dans la sacristie avec la défunte... et la cérémonie continuait. Les cérémonies sont-elles trop peu sacrées, chez nous, pour qu'on n'ose à aucun prix les interrompre sous peine de briser le charme ? Quand le sacré est présent partout, est-ce plus facile de retrouver le fil ? Pourquoi mon impression de cette journée est-elle celle de la sécurité en même temps que d'une vague inquiétude ? Mon eczéma me brûle : premiers signes du « going black under the skin » ?... « danger mental largement sous-estimé, qui menace l'Européen déraciné en Afrique » et dont parle C.G. Jung (12) ; est-ce donc ce danger qui m'inquiète ?

« Mais là où est le danger grandit aussi le salut. Ce mot d'Hölderlin me revint souvent à l'esprit dans de semblables situations. Le salut réside dans la possibilité que nous avons de rendre consciente l'action inconsciente au moyen de rêves d'avertissement. Ils nous révèlent que quelque chose en nous, non seulement ne se soumet pas passivement à l'influence inconsciente, mais plus encore se précipite ardemment sur l'occasion de s'identifier avec l'ombre. Un souvenir d'enfance peut accaparer soudain, avec une violente émotion, toute la conscience et nous nous sentons à nouveau tout entiers ramenés à la situation première ; de même ce milieu..., étranger, totalement différent, éveille le souvenir originel d'une préhistoire, époque lointaine que l'on ne connaît que trop et que l'on pense avoir apparemment complètement oubliée. » Plus loin dans ses souvenirs Jung raconte comment un sorcier lui a expliqué qu'il ne rêvait plus : « depuis que les Blancs étaient venus en Afrique personne ne rêvait plus. On n'avait d'ailleurs plus besoin de rêves puisque, maintenant, les Anglais savaient tout. »(12). Le médecin qui s'efforce d'avoir réponse à toutes les questions de ses patients, s'en pose beaucoup ce soir-là. En entrant dans le sommeil, je vois le visage de la prêtresse se confondre avec celui de ma grand-mère : le lendemain de mon diplôme de médecin, j'avais rêvé d'elle qui me tenait par la main aussi. Nous traversions l'immense cathédrale de Strasbourg où se déroulait une messe mystérieuse. Nous devions nous rendre à « l'impasse du docteur Schweitzer » où nous attendait la suite du rêve, que nous n'avons jamais trouvée. La philosophie rationnelle et la mystique du bon docteur de Lambaréné, qui n'est que la conscience des mystères qui nous entourent et de l'indicible, conduit-elle à une impasse, celle du scepticisme, comme ces chemins de forêt que l'on suit et qui débouchent sur les troncs enchevêtrés abattus par les bûcherons, où le chemin se perd ? Les visages

moustachus de Schweitzer et de Jung se mêlent. Lequel a raison ? De cette nuit là je n'ai pas souvenir de mes rêves.

### **Lundi 30 octobre :**

Le Professeur Iroko, historien de l'Université Nationale du Bénin, vient nous faire une conférence sur le thème « religion et vaudou ». C'est un spécialiste de l'histoire sociale et des mentalités. Il nous dit que le terme de vodou est spécifique de l'aire culturelle adja-fon. Il s'agit d'une réalité que chaque ethnie désigne d'un autre nom : les yoroubas parlent d'orisha et les portugais de fétiche, mais la réalité est la même ; il s'agit de la divinité. On croit ici en l'existence d'un Dieu supérieur non matérialisé qui a sous ses ordres une foule de divinités, ressemblant en quelque sorte aux saints ou aux anges de l'Eglise catholique. La religion vaudou est donc un monothéisme. Mais comment devient-on divinité ? Il y a d'abord la nécessaire domestication des forces supérieures : les peuples émigrent, chassés par la guerre et décident de s'installer en un lieu dont il s'agit d'apprivoiser les esprits ; ce lieu est-il favorable et fertile ? Y a-t-il de l'eau ? Les esprits doivent être consultés et si un pacte s'établit avec eux, on s'installe. Les premiers à avoir noué un pacte avec ces esprits de la nature sont les chefs. Un dieu peut aussi naître de la déification de certains humains célèbres, comme l'apothéose des Romains. Le fondateur du Royaume d'Alada qui a quitté son peuple en entrant dans une termitière, est divinisé depuis lors. Des hommes ont aussi été transformés en divinité de leur vivant comme Gaou et Possou, les généraux des deux ailes de l'armée, faits prisonniers et divinisés. Je ne comprends pas bien si le professeur fait allusion à un sacrifice humain... On apprendra de lui qu'un legba peut être fait d'un être humain vivant. Certains disent qu'on peut le faire avec un chien. Ce n'est pas un sacrifice. On dit seulement qu'on les tue... Les mânes des ancêtres sont aussi divinisées. Enfin les africains adorent les arbres, les serpents, etc... : ce n'est pas la chose qui est adorée mais l'esprit de l'arbre ou du serpent. Le prêtre qui a une double vue voit l'esprit au-delà de la chose. La divinité lui apparaît dans le rêve et l'on peut alors savoir ce qu'elle nous veut. Rêver d'une jeune femme et la prospérité est annoncée, d'une vieille armée d'un bâton et le malheur est imminent. La grand-mère paternelle du professeur était stérile après plusieurs fausses-couches et le devin fut consulté : il demanda qu'on fit un sacrifice à l'arbre Iroko dont la famille porte le nom depuis que la grand-mère redevint fertile. La consultation oraculaire permet de comprendre d'où vient la maladie. Il existe des couvents qui sont des centres thérapeutiques autour d'une divinité. La claustration dure entre trois, six et neuf mois. Les prêtres sont en général très compétents en phytothérapie : il ne s'agit pas qu'un adepte tombe malade au couvent, cela ferait mauvaise impression... Les prêtres qui ne sont pas des enfants de chœur sont entourés de belles créatures qui les font succomber : la grossesse d'une adepte étant aussi mal venue, ils sont devenus de grands connaisseurs des procédés abortifs. La divinité principale d'un village a son représentant choisi dans la famille des premiers occupants du lieu. Ce prêtre est initié dans la langue adja qui est employée pour les paroles sacrées. Il y a aussi un sacrificateur qui immole. La plupart du temps ce sont des hommes, parfois des femmes. A côté de la divinité de chaque village, il y a un tolegba, divinité ambivalente qui peut troubler la quiétude. Pourquoi la divinité est-elle souvent si laide dans sa représentation ? Il faut bien comprendre que la représentation n'est qu'un autel et en aucun cas la divinité elle-même. Il est aussi possible d'accéder à certaines divinités sans la médiation du prêtre. Les adeptes d'un dieu peuvent tomber en transe ; il y a deux catégories de transes, celles où les divinités interviennent directement et celles qui sont provoquées par des plantes. La plante a bien sûr une relation avec la divinité. Toutes les divinités ne provoquent pas des transes : on dit que toute divinité n'a pas de cheval, le cheval étant celui ou celle qui entre en transe et se fait

chevaucher par le dieu. On dit aussi d'un cheval que la divinité lui est venue sur la tête. La transe n'a pas de fonction thérapeutique pour celui ou celle qui est chevauché. Elle peut avoir un rôle divinatoire et par conséquent thérapeutique lorsque le cheval fait des révélations. On distinguera clairement un bokono, qui est un simple devin, d'un prêtre qui est lié à une divinité et d'un guérisseur qui connaît la vertu des plantes. Tous ceux qui font des grigris ne sont pas liés à une divinité. Le professeur nous parle ensuite des interdits : dans telle ou telle famille, on ne peut consommer tel ou tel animal lié à l'histoire de la famille. Si l'ancêtre a pu échapper à ses ennemis sur le dos d'un crocodile, qui l'a fait traverser le fleuve pour fonder son village sur l'autre rive, ses descendants ne doivent pas manger de crocodile... Si quelque descendant rompt l'interdit, un malheur ou une maladie peuvent survenir. Il peut arriver qu'à votre insu l'on vous serve dans la sauce votre animal totemique. Ce qui prouve bien que si quelque chose arrive, ce n'est pas de l'autosuggestion ! Dans la famille du professeur il y a deux interdits : on ne peut commettre l'adultère et la consommation du crocodile est interdite. Il nous rappelle que ce n'est pas l'homme qui commet l'adultère mais toujours la femme. Le mari n'a pas toujours eu la présence d'esprit d'avertir sa femme que l'adultère était un interdit dans sa famille. Si elle le commet en ignorant l'interdit, quelque chose peut arriver, ce qui prouve à nouveau que les événements ne surviennent pas par autosuggestion ou par une culpabilité inconsciente... Si l'adultère est interdit il n'est toutefois pas toujours fatal. Dans le village l'interdit de l'adultère est respecté car tout le monde se connaît ; les problèmes surviennent avec l'émigration vers les villes. Un homme peut se protéger de l'adultère en minant sa femme. Une « mina » est une femme minée : si elle commet l'adultère, le sexe du partenaire peut se transformer en troisième pied, ou rester emprisonné dans le vagin. La mort peut s'ensuivre. Pour certains le SIDA existe, pour d'autres c'est une vue de l'esprit et ils pensent que c'est le mari légitime qui a miné sa femme. Durant la révolution marxiste, un des critères d'éligibilité était de ne pas avoir commis d'adultère. Il s'est trouvé des villages où de ce fait, il n'y a pas eu de candidat aux élections... Le professeur termine sur la constatation qu'actuellement la religion vaudoue n'est pas prise au sérieux par les gens.

Inquiétante conférence où justement l'on ne sait ce qui doit être pris au sérieux : était-ce l'exposé d'un historien des mentalités sur des représentations et des pratiques d'autrefois ou le plaidoyer d'un adepte du renouveau du vaudou ? Premier ou second degré ?

Vers 11 heures nous allons visiter la cité lacustre de Sô Ava sur le lac Nokoué. Nous partons du port, où sur l'embarcadère de bois nous attend une publicité pour les bouillons Maggi, représentant célèbre de la gastronomie helvétique, qui a découvert avec Nestlé et avant la NASA l'alimentation compacte : les cafés solubles, les laits en poudre, les soupes en sachet, agrémentés de fruits secs, que nous emmenions autrefois dans nos courses de montagne pour ne pas surcharger le sac. Evidemment aujourd'hui nous préférons les produits frais, alors que nos parents, adeptes de la cuisine de guerre, persistent à nous servir des repas recomposés : même la fondue existe en sachets lyophilisés, c'est tellement pratique... Le compact était un des fleurons de l'alimentation du soldat suisse, toujours prêt à faire face à la pénurie : des fromages fondus sous papier d'aluminium avec des biscuits farineux à peine sucrés, une soupe recomposée sur un feu de sapin, un café soluble aromatisé d'un alcool de pomme,... et les enfants des villages qui quémendaient des paquets de survie et du chocolat pour jouer à la dînette dans une cabane. Dans mon enfance, je promenais mon chien autour des usines Maggi de Kemptal où l'atmosphère fleurait bon le bouillon. Mes grands-parents habitaient le village voisin. Un peu plus haut, le château des cruels seigneurs de Kybourg, où l'on écrasait les ennemis dans une vierge noire : un sarcophage dont la porte bardée de pointes de fer se refermait sur le condamné, dont les cris faisaient soupirer la sainte vierge. Sacrifice humain à la mode helvétique, dans le sanctuaire de la lyophilisation.

Deux bateaux bâchés nous emmènent dans la lagune sur les eaux calmes et brumeuses où des pêcheurs jettent leurs filets d'un geste élégant. Nous abordons Sô Ava, par les ruelles liquides

bordées de maisons de bois sur pilotis. Au loin, nous assistons à la sortie de l'école : les pirogues chargées d'enfants les emportent chez eux. Ils nous font signe. Des panneaux indicateurs, plantés dans l'eau, nous montrent le chemin, comme sur les routes de France. Nous arrivons au centre de santé. La sage-femme responsable et la maire nous accueillent. C'est surtout un lieu d'accouchements (40 par mois) et l'on y soigne aussi le paludisme et les maladies infectieuses ainsi que la drépanocytose, pour une population de 25'000 habitants. Le centre est difficile à atteindre en cas d'urgence, car rares sont les gens qui possèdent une pirogue à moteur. Le milieu est difficile, dit la sage-femme qui vient d'ailleurs. Il n'y a pas de laboratoire pour les analyses. Les cas complexes, comme une crise hypertensive, doivent être évacués vers Cotonou. L'hygiène est difficile à maintenir en milieu lacustre, même si le centre possède deux fosses septiques et une douche. En 1970, lors d'une épidémie de choléra, la mortalité infantile avoisina les 70%. Elle est maintenant de 10 à 15%. Après un discours de présentation du groupe par François Baumann, le maire s'exprime : « quand le cœur est comblé, la langue n'a plus rien à dire ». Il vante les mérites de la vie sur l'eau. Autrefois il s'agissait de se défendre des ennemis. Maintenant Sô Ava s'enorgueillit de son air pur, loin des pollutions urbaines de Cotonou : ceux qui vivent sur l'eau, vivent longtemps : un vieux atteint facilement l'âge de 90 ans. Le problème c'est surtout la communication par pirogues. Les médicaments manquent, surtout les antibiotiques, et les patients n'ont souvent pas d'argent pour s'en acheter. Il manque de matériel : ballons pour ventiler, aspirateur pour les encombrements respiratoires, instruments. Il n'y a pas de lumière au Centre, car le groupe électrogène est en panne. Il faudrait 2 millions de francs CFA pour réparer la batterie solaire. Clairement le maire attend une aide de notre part. Des cris de nouveau né se font entendre de la salle d'accouchement : un garçon est né, aussitôt baptisé François SFTG en l'honneur de notre passage. Nous sommes assis en rang sous l'auvent de l'hôpital, comme dans une salle d'attente. Autour de nous des affiches de prévention conseillent l'usage de la moustiquaire. Les bateaux nous emmènent et nous déposent par petits groupes dans des familles d'accueil qui nous ont préparé le repas. Notre hôte est pêcheur et a 20 enfants et trois femmes. Sa maison vient d'être repeinte et nous devons nous méfier de ne pas nous frotter à la peinture fraîche. Nous sommes accueillis par les hommes et par le maître des lieux, alors que les femmes restent en retrait. La traduction est assurée par Désiré. La maison est constituée de trois pièces carrées sans meubles. Nous nous installons, accroupis sur une natte étendue au sol. On se passe une casserole d'eau où nous trempons nos lèvres en gage de bienvenue. L'hôte nous demande si nous sommes venus avec notre avion personnel... C'est la dernière épouse qui a confectionné le repas : une tanche du lac, baignant dans une sauce rouge, épicée où l'on trempe du piron, boules de manioc légèrement fermenté à l'arôme de choucroute. La cuisine est à l'extérieur et les plats sont arrivés en pirogue : ils sont apprêtés dans une pièce où se tiennent les femmes qui nous servent. Pour le dessert, il suffit d'appeler un marchand de papaye qui passe sur sa pirogue et nous prépare ses fruits. Comment se construisent les maisons ? On plante d'abord les pilotis, puis intervient le charpentier. Que vont devenir les vingt enfants. Pour l'instant ils vont à l'école. Il n'y aura pas assez de place pour eux sur l'eau et la plupart ne pourra pas devenir pêcheur comme le père : ils partiront au Nigéria. Que fait-on si l'on tombe malade : on va voir d'abord le guérisseur, après avoir essayé de se soigner soi-même. En cas d'échec, éventuellement le centre de santé mais surtout le prêtre vaudou. Nous nous quittons après quelques cadeaux. Je donne alors ma montre au pêcheur qui l'exhibe comme un bijou. Pour moi le temps ne compte plus...

Le bateau nous porte maintenant vers la maison du guérisseur local. On nous y présente Hadjagoune Keye, président des guérisseurs de la région, entouré de quelques confrères. Nous sommes plusieurs, assis sur des chaises en équilibre instable sur les claies de bois à travers lesquelles on contemple l'eau du lac. Par moment un pied de chaise s'enfonce dans une fente du plancher. Evitons de trop bouger... Les maladies qu'il soigne sont nombreuses : diabète,

faiblesse sexuelle, maux de ventre, énurésie, hypertension, maladies du foie, hémorroïdes, courbatures, surmenage, ictère, crâne fendu du nourrisson, etc. Il lutte aussi contre les sorciers et les mauvais esprits. Il a appris son métier de son père qui le tient du grand-père. Le don s'est transmis de génération en génération. Le choix de ce métier ne vient donc pas de lui. On a fait le Fa à sa naissance pour savoir s'il avait le don. C'est cela qui l'a orienté vers sa profession de guérisseur : on ne tergiverse pas dans la vie quand on est prédestiné. C'est son activité principale de pêcheur qui le fait vivre. Déjà enfant, son père lui a appris à connaître les plantes en l'envoyant les cueillir. Maintenant il voit en rêve les plantes nécessaires à la guérison d'un patient et part les chercher. Il jette les cauris pour voir s'il peut ou non maîtriser la maladie qu'on lui présente. Si le vendredi tombe sur le lendemain du marché de Danktopa, c'est un jour important pour les révélations. Souvent son père lui apparaît en rêve pour lui donner des conseils. C'est en l'invoquant qu'il retrouve de l'énergie, lorsqu'il est fatigué ou en allant se recueillir sur sa tombe. On peut donc encore rêver quand on ne sait pas tout...

Nous avons le vertige des choses entendues : un faux-pas et nous pourrions tomber à l'eau, comme ces enfants en bas-âge qui se noient souvent ici. La chaleur, la nourriture épicée, l'abstinence hydrique par crainte des parasites, nous donnent soif. Il y a une buvette sur pilotis où nous restaurons notre irrigation rénale à coup de Flag et de Béninoises en demi-litres. La buvette fait aussi office de bazar où le pire artisanat côtoie un tas de statuettes dévitalisées et reblanchies. J'ai le coup de cœur pour une représentation d'Anango, sorte de Minerve africaine, pensive, la tête soutenue par les mains, sculptée par le Rodin local. J'en aurai besoin pour réfléchir à cette journée... Je pense à Hölderlin : « l'homme est un dieu quand il rêve, un mendiant quand il réfléchit. »

La barque nous emporte dans le jour rosé qui descend et éclaire les façades de bois aux teintes d'Alpenglüh. Que nous étions bien, en sécurité sur les pilotis ; comme des enfants qui ont joué à la dînette dans leur cabanes, nous devons regagner la maison. Les lacustres existent donc bel et bien et il ne faut pas nous dire que cette histoire merveilleuse n'est qu'un mythe. Elle a baigné nos années d'école primaires quand nous imaginions nos ancêtres du néolithique se réfugiant à distance des rives, loin des attaques. Tant pis pour les archéologues-chagrin qui sont venus nous dire plus tard que, le niveau du lac étant plus bas par le passé, les palafittes étaient des villages à pied sec sur les rives (13). Le mythe scolaire a sans doute façonné le besoin helvétique de réduit national sécuritaire, que me rappellent à nouveau les rations de survie de l'affiche Maggi, lorsque nous regagnons le port. Je pense aux exercices imaginaires de l'armée suisse, qui n'a jamais servi à faire la guerre. Comme le pensait Max Frisch, elle permet au peuple de se retrouver régulièrement dans un rituel communautaire pour faire fondre du bouillon en cube et vivre en lacustre en organisant des bagarres simulées : c'était quand les rouges fantasmagoriques nous attaquaient, aidés par des français révolutionnaires qui avaient fait tomber la République. Les avions vrombissaient en rase-motte sur nos têtes, lâchant des bombes hypothétiques. J'étais gravement blessé, avec dans ma poche l'image sanglante d'une plaie à la cuisse. Je me saignais sans doute, pendant qu'emmené dans un train hôpital vers un réduit campagnard, je lisais le baron perché d'Italo Calvino, sans voir le paysage au travers des fenêtres obscurcies, dans la nuit, car il ne fallait pas que la lumière des wagons se signale à l'ennemi. Seuls les officiers s'agitaient pendant que je mourrais à petit feu, tout entier dévoré par le délice de la lecture : ce baron avait su se protéger en vivant dans les arbres une vie entière. Il n'a même pas été enterré puisqu'une mongolfière harponna son cadavre de son ancre. Il partit directement au ciel. Moi aussi, lorsque le train hôpital arriva à destination, après un long voyage, j'étais au ciel et les larmes du colonel avouant que l'exercice était raté et que tous les passagers étaient morts, ne m'émurent pas. J'étais ailleurs et je traduisais le « si vis pacem, para bellum » des colonels par un contre-sens : si tu veux passer, pars en ballon. Mon ballon privé m'a, pour finir, mené à Sô-Ava.

## **Mardi 31 octobre.**

Conférence sur le thème « organisation familiale en pays fon », par le docteur Gbaguidi. En préambule le docteur nous affirme que le fon se sent toujours attaqué et agressé. On se regroupe autour de l'aîné, chef de famille, représentant le lignage, la succession des descendants à partir d'un ancêtre réel. Le nom et l'héritage sont donnés par l'homme sur un mode patrilinéaire. Les rôles sont assignés de même façon et non acquis. Par l'initiation, l'enfant passe à l'âge adulte. On lui transmet alors les connaissances et les techniques pour participer à la vie sociale. Les garçons sont isolés dans la brousse durant un à deux mois, entre 7 et 10 ans, sous la conduite des aînés (donkpe). On leur apprend un savoir-faire et un savoir-être : comment prendre des responsabilités, défendre leur patrie, leur village, assumer la gestion du terroir, du foyer, du mariage, quelles sont les vertus de la nature, des plantes et des animaux. Ils doivent faire preuve de leur courage. C'est en somme une formation militaire, avec des exercices physiques, de la course, du saut, de la natation. La circoncision a lieu durant l'initiation. Les hommes qui reviennent de l'initiation (adsolou) trouvent le village abandonné des habitants. Ils se livrent alors à un pillage rituel et prennent tout ce qui leur tombe sous la main. Par la suite les adsolou de même génération se sentiront solidaires et s'entraideront, comme des soldats d'une même compagnie. Il n'y a pas d'échec de l'initiation, même si parfois il y a des morts lors des épreuves. Il faut bien comprendre que l'enfant n'appartient pas à ses parents mais à la société. C'est au retour que l'initié sera jugé par le village. Chaque individu n'est initié qu'une fois. Les garçons et les filles ne sont pas initiés ensemble. Les filles se regroupent pendant sept jours chez les aînées, où elles apprennent leurs devoirs de soumission : comment on accepte un homme, comment on fait un enfant, comment on fait beaucoup d'enfants. Il n'y a pas d'incision chez les fons : on développerait au contraire le clitoris des femmes pour qu'il recouvre le vagin. Les fons croient aux mânes des ancêtres. C'est un mystère lié à l'invisible : les ancêtres restent avec les vivants et constituent des références. Les donkpés, les aînés, détiennent la capacité d'enterrer : on n'est pas enterré de la même façon selon qui l'on est. Les forgerons (nountondsi) sont les croque-morts : c'est eux qui travaillent avec Ogou le dieu du fer. La corporation yemadsi tisse le linceul. On attend que le mort revienne tous les soirs et l'on nourrit sa représentation (assin), souvent en fer. Le village est la famille étendue. On peut trouver plusieurs familles dans un village. Les hommes sont polygames. Un homme qui a quatre femmes s'arrange pour construire quatre cases où vit chaque épouse avec ses enfants. C'est la première femme qui désigne laquelle ira au lit avec le mari. Pour se marier la femme doit être vierge. La dot est en nature (aider aux champs par exemple), en cauris ou en argent. A la mort du mari, la femme peut se remarier avec le frère du mari. Personne n'est inutile en société fon, même le fou, qui sert de leçon. Par contre la femme stérile est très mal vue. La présentation du conférencier nous interroge : est-ce toujours ainsi ou n'est-ce qu'une présentation historique de la société traditionnelle d'autrefois ? Réponse : le cravaté de la ville qui retourne au village met le pagne...

La situation des femmes n'est pas enviable et pourtant elles ont eu le droit de vote avant les suisses... Ma grand-mère qui défendait les valeurs KKK (Kinder, Kirsche, Küche, enfants, église et cuisine) n'était pas en faveur de ce droit de vote, dont elle ne savait que faire : c'était l'affaire de son mari socialiste, qui faisait de la politique au bistrot et qui n'est retourné à l'église que le jour de son enterrement. La sœur de ma grand-mère n'a pas eu d'enfants, pourtant son village l'estimait : elle avait épousé un veuf et s'était occupée de son fils. Très pieuse, elle faisait le bien autour d'elle. A sa mort, j'ai aussi « revêtu le pagne » pour une



cérémonie que je n'oublierai jamais. Mon père était le chef de famille et suivait son cercueil tiré par un cheval triste, couvert de noir. Derrière lui, la famille s'ordonnait selon l'importance des descendants : j'étais le deuxième après mon père, car j'avais été initié (la confirmation faisait de moi un adulte ; je pouvais boire du vin et pas seulement celui de la communion). Loin après la cohorte des hommes, venaient les femmes. Les hommes portaient un chapeau et se découvraient pour saluer les villageois debout devant leurs fermes, au passage du cortège. Assis au premier rang de l'Eglise, au pied d'une chaire vertigineuse, j'entendis le pasteur prendre congé de ma tante dans l'attente de la résurrection... Il était encore plus triste que le cheval. Je songeais à ma grand-mère, qui me prédestinait à devenir pasteur, un homme neurasthénique et digne, vêtu d'une redingote noire et d'un pantalon rayé, à la poignée de main molle... Heureusement que chez nous les morts sont mis entre parenthèse dans l'espérance de l'avenir radieux, et que le rite accompli, les vivants peuvent se réjouir sans que les défunts ne reviennent les tourmenter : le vin zurichois ne m'a jamais paru si bon que ce jour-là après l'enterrement. A la taverne je fis connaissance de mes cousins restés à la ferme familiale, bâtie sur une colline à l'écart du village. L'ancêtre était venu au 16<sup>e</sup> siècle s'établir dans cet endroit, chassé par les guerres allemandes, ancêtre lignager répondant au prénom de Jacob, voyageur à la recherche d'un puits pour construire sa maison : mais pourquoi au sommet d'une colline ? Curieux pays dont les légendes racontées par nos écrivains – lectures incontournables de l'écolier alémanique – sont aussi inquiétantes que les récits du Bénin : la petite Mérette de Gottfried Keller, possédée par le diable et exorcisée par le pasteur du village jusqu'à ce que mort s'ensuive (14), et l'araignée noire de Jérémias Gotthelf, cette figure de Satan enfermée dans un trou de la poutre maîtresse de la ferme et retenue par un simple bouchon. La poutre était devenue le legba du village, figure inquiétante et protectrice à la fois (15). Les fétiches achetés à Danktopa sont aussi fermés par un bouchon... Le Bénin est un pays de connaissances...

A 16 heures, nous retournons chez la prêtresse vaudoue, pleins de questions. Elle nous accueille de façon moins protocolaire, sans que nous passions par le « baptistère » à l'entrée. Catherine a apporté des livres d'enfants pour les filles de la Mama, qui remercient en applaudissant. On nous offre des boissons gazeuses (on a compris que nous craignons l'eau et les glaçons), des ignames et de l'omelette aux tomates. La vieille nous demande pourquoi nous ne faisons pas de photos. Nous ne voulons pas le faire sans son accord. Elle nous y invite, souhaitant qu'on parle d'elle en Europe. Une cérémonie va commencer : il s'agit aujourd'hui du traitement d'Elie, qui souffre d'une sinusite chronique. Le traitement prescrit par le médecin à base de Locabiotol et de rinçages a échoué. Un ami lui a conseillé de consulter la vieille. D'emblée elle lui a dit des choses vraies et il a tout de suite su qu'elle était très forte. Elle lui a révélé qu'il avait violé à son insu un tabou de son village en mangeant du porc. Il a déjà subi une purification mais n'a pas été guéri pour autant. La vieille lui a alors annoncé la cause de la rechute : il a fait l'amour un vendredi. Il doit donc maintenant subir une seconde purification pour cette transgression. Durant la cérémonie, c'est le sacristain Fréjus qui assurera la traduction. Il porte le nom de la ville où son père a travaillé, en France. Les participants sont les mêmes que le dimanche ; les initiées sont assises côte à côte sur le banc en face de nous. Un officiant, torse nu, en pagne, assiste la prêtresse avec une matrone : tous deux sont initiés. Sortant du sanctuaire de Mamiouatta et du fétiche de la montagne, la Mama arrive avec une cuvette émaillée et chante. La cuvette est posée sur un tabouret à l'entrée de la maison. Elle contient des bracelets et des feuilles. On y verse de l'eau et des sachets de poudre blanche qui mousse. Les bracelets sont nettoyés. On consulte le Fa avec des noix de cola pour savoir si les dieux agrément la propreté des bracelets. Trois poulets, pattes liées sont posés au sol. La prêtresse les place tour à tour sur la tête d'Elie, agenouillé devant le baquet. Ils sont chacun égorgés. Le sang se répand sur la tête du patient et s'écoule dans la cuvette. Mama présente les cous tranchés aux adeptes et enduit leurs lèvres de sang. Elles font

mine de se défendre en criant et en riant tout à la fois. Elle s'approche de nous mais nous épargne la manducation sanglante en répandant sur le sol, à nos pieds, quelques gouttes d'hémoglobine. Elle lance les trois poulets par dessus son épaule pour la divination : selon comme ils retombent le dieu agréera ou non le sacrifice. Les poulets décérébrés ressentent la chute en agitant leurs ailes en un réflexe spinal. Le vaudou accepte le sacrifice. Fréjus explique que, comme il s'agit du fétiche de la montagne, il convient de sortir de la maison pour le laisser partir. Tout le monde se rend en procession dans le terrain vague adjacent, au son des percussions. Un enfant qui paraît 7 à 8 ans frappe un rail métallique dans un rythme effréné au son suraigu. Les musiciens restent un peu à l'écart. Elie, torse nu, en pagne va être enduit d'eau savonneuse et de feuilles que l'officiante tire d'un grand sac. Pendant tout le lavage la prêtresse prononce des paroles chantées. Une fois rincé, Elie est revêtu d'un habit immaculé. On lui dessine des marques blanches sur le visage. Il revient à la maison avec une peau sur l'épaule, suivi de la procession. Au moment d'entrer on répand une poudre, sur le sol, que l'on allume et qui explose en dégageant de la fumée. Une des adeptes entre alors en transe. La musique change de rythme pour la calmer ; le rythme se fait pourtant encore plus endiablé. Nous entrons avec la prêtresse, son fils arrivé le jour même d'Abidjan où il travaille, Elie et Fréjus, dans le sanctuaire fermé par un drap. Nous nous asseyons à terre pendant que la possédée tourne autour de nous et nous salue selon le mode habituel. Nous pouvons poser nos questions. Comment a-t-elle commencé ? Elle tient son don de son père. Elle était prédestinée à cette fonction à la naissance. C'est le vaudou qui l'a désignée puisqu'elle est née avec des herbes dans la main gauche et des cauris dans la droite. Elle vient du Mono. La mort de son père était annoncée par une prédiction : lorsqu'un lion rouge sortira de la forêt, il y retournera et ce seront les derniers instants du père. On n'avait pourtant jamais vu de lion dans ce village. Ce qui fut annoncé arriva et la Mama succéda à son père. Lorsqu'elle s'est installée dans sa maison actuelle, il y avait des mangeurs d'âme dans le quartier. Ils l'ont convoquée pour qu'elle leur paye un tribut, ce qu'elle a refusé. Elle a réussi par sa force à les chasser et a établi ses vaudous. On la consulte maintenant sur sa réputation. Les initiées de son couvent sont dévolues à un seul vaudou. Un jour elles auront une activité extérieure choisie par le vaudou. Pourquoi les noix de cola ? Pour nourrir le vaudou et lui demander quelque chose. Qui est le petit garçon au rail de fer ? C'est un jumeau, seul survivant de sa fratrie. Il était incapable de s'adapter à l'école. Les parents l'ont remis à la prêtresse : on lui enseigne la musique traditionnelle. Que fait le sacristain Fréjus ? il dirige la musique, veille sur la Mama, la réveille le matin. Il ne deviendra jamais prêtre, car il n'est pas assez fort. Comment fait-elle pour rester si calme au milieu de toutes ces forces (moi, quand je suis surchargé, j'ai mal à l'estomac) : il suffit de ne pas manger... Au stade où elle est, elle n'entre plus en transe. A quoi servait la fête de dimanche ? à entrer en contact avec le vaudou. N'y a-t-il que des révélations ou aussi des guérisons ? il y a des guérisons. Différentes maladies sont évoquées : la folie, l'épilepsie, les maux de tête... Elle réfléchit actuellement sur la façon de soigner le SIDA. Qu'a ressenti Elie durant la cérémonie ? rien, il va très bien. Cela a du être difficile d'être au centre de ces trois sacrifices ? pas du tout... Alexithymie totale. Pendant que nous discutons, la possédée revient à elle. La transe a été courte et il n'y a pas eu de révélations. On l'assied sur une chaise : elle mettra beaucoup de temps à revenir à elle. Pourquoi ? cela dépend de la force de la personne. La nuit est tombée et la cérémonie a pris fin. Nous partons tous ensemble à travers les chemins de terre battue vers l'école où a lieu la soirée des familles d'accueil.

Musiques et danses traditionnelles d'Abomey. La prêtresse fait une entrée remarquée. On lui trouve une place dans l'assistance. Fréjus est attentif à elle : elle a faim et soif. Je vais lui chercher de la viande et de la bière. Elle rit de voir Catherine fumer une cigarette et demande de tirer une bouffée, puis elle s'endort sur sa chaise, elle qui ne dort jamais... Fréjus va me traduire au fur et à mesure la pièce en langue fon qui se déroule sous nos yeux. Une femme a

du hospitaliser son mari. Le médecin lui révèle qu'il a le SIDA. La femme désespérée se rend au village du mari pour en parler à son beau-frère. On amène le vieux père qui n'en croit rien, puis le chef du village. Le père se rend à l'hôpital où le médecin se réfugie derrière son bureau et son jargon. Le père se dit déshonoré... Incompréhension de deux mondes. Tout cela ne serait pas arrivé avec un bon usage des préservatifs. L'histoire est tragique mais tout le monde rit à gorge déployée. Fréjus m'explique que s'il convoite une femme, il la mène d'abord à l'hôpital pour le test : si la femme est bonne, il la prend... Après ce drame, la danse reprend. La vieille nous invite à danser avec elle, puis fatiguée, elle se retire. Nous faisons de même et finissons cette journée rythmée par une rafraîchissante Béninoise, au bar de la Tendresse. Le sommeil viendra sans peine.

### **Mercredi 1<sup>er</sup> novembre.**

Long voyage en taxi vers la librairie de Cotonou, qui malheureusement est fermée. Marché de Ganhi : fruits, légumes, statuettes, couleurs, cris... Repas de midi au centre St-Jean Eudes : discussion sur la mort. Une civilisation construite sur le déni de la mort peut-elle faire des deuils ? Le progrès occidental n'est-il possible que parce que nos morts disparaissent du monde des vivants ?

Nous partons avec Francine visiter des tradithérapeutes. Notre guide est Timothée, lui-même tradi-praticien. Son échoppe est située dans une rue poussiéreuse de Cotonou, loin des grandes artères pétaradantes. Il travaille en association avec de jeunes collègues qui ont tous fait des études sur les plantes à l'OREP-BENIN : Office de Recherche et d'Expérimentation en Phyto-aromathérapie. Une boutique avec pignon sur rue, signalée par une pancarte. Une table avec un ordinateur. Des rayonnages de bois sur lesquels sont disposés des sachets étiquetés, contenant des herbes médicinales, des bouteilles de plantes séchées dans lesquelles il faudra verser du gin ou du sodabi,... et des livres : le Grand Albert, le Tarot égyptien, un traité d'astrologie, des livres de vulgarisation médicale... L'officine fait aussi usage de bibliothèque publique : on peut y lire, moyennant finance. J'ai le sentiment que ces guérisseurs-là ne prétendent pas jouir d'un don : ils ont fait un apprentissage et continuent d'étudier et d'expérimenter. La notion de double aveugle ne semble pas de mise ici. On soigne le SIDA, à défaut de le guérir, avec une décoction de plantes qui renforce l'immunité, mais n'élimine pas le virus. Le traitement coûte 4500.- frs CFA par semaine, ce qui est assez cher, même si le prix n'est pas à comparer avec celui d'une tri-thérapie. Rien n'est trop cher pour la santé, affirme notre guide. Le béninois paye de sa poche car l'assurance-maladie n'est pas dans les mœurs. On m'offre une bouteille de Multifam à base de yohimbine, pour traiter l'asthénie sexuelle, l'insuffisance génitale et l'andropause : c'est de mon âge... La bouteille contient des copeaux ligneux qu'il faut faire macérer dans une boisson alcoolisée. Il faut en boire un verre à madère deux fois par jour. L'étiquette explique que le principe actif est aphrodisiaque avec un effet vasodilatateur sur le corps caverneux par effet antagoniste. Il n'y aurait pas d'effet secondaire. Le produit est à utiliser avant novembre 2007. Les femmes peuvent aussi en boire, ce qui renforce leur désir... Derrière la boutique il y a des salles de consultation et de traitement que l'on ne nous fait pas visiter.

Après une photo souvenir devant la boutique, Timothée nous emmène chez un guérisseur connu : Zokpon Abossi, tradi-praticien, membre de l'Association des Guérisseurs Traditionnels du Bénin, vice-président de l'Association des Mystiques Africains. Il habite une maison en dur à deux étages, signe évident de prospérité. Nous entrons dans une salle d'attente avec des fauteuils profonds et des canapés. Des hommes discutent patiemment. L'un d'eux dort sur un sofa. Un traducteur nous accueille et nous introduit dans la pièce de consultations. Nous prenons place sur des sièges et l'on nous offre à boire. Je choisis une décoction fortifiante dans un alcool local qui brûle mon œsophage. On nous explique que le

maître de la maison est aveugle depuis l'enfance : c'est en perdant la vue qu'il est devenu voyant... Entrée du praticien, conduit par son fils : torse nu, vêtu d'une cuissette tachée, il s'assied par terre contre un mur autrefois blanchi. Il travaille par la mystique et de ce fait n'a pas besoin du fa : il voit les choses directement, sans intermédiaire, sans rite de préparation ; la maladie dont souffre le patient et les plantes qui le soulageront lui apparaissent avec évidence. Il se promène dans la brousse avec son fils et lui désigne où sont les plantes à cueillir. Il les identifie par la palpation. Il est très connu, même en Europe et soigne aussi par téléphone. On nous montre des cartes postales, écrites de France, par des clients satisfaits. L'accueil est chaleureux et bref, car les patients attendent. Il en voit une vingtaine par jour, ce qui est nettement plus important que les cinq consultations quotidiennes de la boutique des phyto-thérapeutes.

Timothée insiste pour nous conduire maintenant chez un guérisseur vaudou très puissant. Nous lui faisons remarquer qu'il est tard et que nous sommes attendus pour le repas du soir chez la prêtresse. Il persiste : notre visite doit absolument se terminer là-bas. Il hèle un taxi qui nous amène dans un terrain vague au terme des chemins, vers un ensemble de cabanes de bois. Une cour où s'éteint un feu, autour duquel des femmes s'affairent. La radio tonitruue. Le jour tombe. Nous entrons dans une mesure : un lit au fond, qu'une tenture sale sépare d'un autel où des statuette gluantes aux formes incertaines sont recouvertes de libations de vin de palme qui ont éclaboussé les murs en taches brunâtres. Odeur sucrée de salle d'accouchement. Lieu inquiétant comme le jeune homme qui nous accueille, le visage autoritaire et méchant qui ne souffre pas la contradiction. Il ne parle pas français. Timothée traduit. Sans que nous ayons pu nous présenter et dire le but de notre visite, l'homme me fait asseoir sur une chaise devant l'autel, Francine et Timothée derrière moi. Il déclare tout de go, sans consulter le Fa, qu'un danger me menace. Quelqu'un m'a jeté un mauvais sort qui me tuera un jour. J'ai des tesson de bouteille et des clous rouillés dans le ventre. Il peut neutraliser tout cela. Il faut acheter huit œufs à donner en sacrifice au vaudou. Francine, en colère, dit que nous ne sommes pas venu pour cela, nous n'avons rien demandé et il est l'heure de partir. Timothée paraît à la fois impressionné et embarrassé. Il est incapable de recadrer la situation. L'homme est colérique et se fâche lorsque l'on répète que nous sommes attendus. Un rendez-vous peut bien attendre car la guérison importe. Il est aussi directif qu'un urgentiste face à un patient qui veut oublier son infarctus pour rentrer chez lui... Je suis pris par la curiosité et une sorte de fascination pendant que monte la colère de Francine. On a trouvé deux œufs et non pas huit mais cela suffira. Il faut payer les œufs. Je dois ôter ma chemise et mes souliers. L'homme commence par marmonner des incantations tout en traçant des signes dans le sable du plateau du Fa. Il me passe les œufs sur le thorax à plusieurs reprises puis les casse dans un bol de fer. Au milieu des jaunes et du blanc nagent quelques aiguilles rouillées et des haricots rouges. « Maintenant tu as vu de tes propres yeux que j'ai dit vrai... » C'est la médecine fondée sur les preuves... Il me peinturlure d'un liquide blanc farineux avant que je puisse me rhabiller. Le prix n'a pas été fixé d'avance et nous nous en tirons, par gain de paix, avec un salaire de 60 francs suisses, ce qui est fort cher payé aux yeux de Francine mais ma curiosité est satisfaite à ce prix. Nous regagnons en hâte le taxi qui nous attend. Francine fait remarquer à Timothée qu'on espérait autre chose de lui, un peu plus d'énergie, pour nous protéger de ces manipulations à but lucratif. Notre guide est dans ses petits souliers et se tait. Francine me dit que je me suis comporté de façon infantile et que je me suis laissé mener, comme je le fais habituellement avec mes patients qui font de moi ce qu'ils veulent... Elle n'ira pas chez la prêtresse, car cette ambiance vaudoue lui pèse trop maintenant. Elle ne supporte plus cette magie... Nous la déposons au centre St-Jean où elle trouvera Pierre et sa femme qui l'aideront à prendre de la distance. Je me rends avec Timothée chez la prêtresse qui nous attend avec son fils. Tout est obscur et calme. Pas de tam-tam ce soir. Une seule lampe-tempête éclaire la cour. La table est dressée sous l'auvent avec du poulet en sauce, du manioc et de la limonade.

Tout électrisé encore, je raconte mon aventure et mon sentiment d'avoir été victime d'un charlatan. Le fils traduit le verdict de la Mama : « il a eu à manger ce soir, mais mangera-t-il demain ? » Ce n'était qu'un fabricant de grigris... Que je ne craigne rien, elle sait qu'il ne m'a rien fait de mal. D'ailleurs elle fera quelque chose pour me protéger. Le fils raconte alors qu'il travaille à Abidjan et qu'il a pu fuir les troubles politiques pour venir voir sa mère au Bénin, mais le voyage a été long. J'ai le sentiment de l'authenticité, en même temps que celui de la paix retrouvée. La vieille parle peu et le fils s'exprime lentement d'une voix douce. Sa mère est inquiète : des promoteurs immobiliers veulent construire dans le terrain vague derrière la maison. C'est en fait un lieu sacré où vivent des vaudous : c'est là qu'Elie a été purifié. Il faudra déplacer les dieux ailleurs et faire d'importants sacrifices, sans doute plusieurs bœufs et cela coûte cher. Y a-t-il une ONG dans mon pays qui donnerait de l'argent pour cela ? J'explique que les ONG s'impliquent dans des projets médicaux ou de développement et que je les vois mal aider au maintien d'un culte traditionnel. Le fils prend un air désolé et dit qu'il comprend. Je quitte mes hôtes, pressé de revoir Francine. Le fils me serre la main : je m'appelle Symphorien, dit-il. Timothée me dépose en taxi au centre St-Jean. Durant le voyage je lui dis que son sorcier était à mes yeux un charlatan et que je suis content de lui avoir présenté la grand-mère dont l'authenticité, la simplicité et la bonté me semblent incontestables. Heureusement qu'elle était là pour me réconcilier avec le Bénin. Timothée tient à payer le taxi : réparation ? Je retrouve Francine avec la famille Garrigue. Nous allons nous rafraîchir à la Tendresse. Je raconte ma version des faits. Francine s'est calmée. Pierre se prend pour un rabbin en racontant une histoire juive : une femme en conflit avec son mari vient lui faire ses doléances : tu as raison dit le rabbin. Puis survient le mari qui lui raconte son point de vue. Il s'en va rassuré lorsque le rabbin lui dit qu'il a raison. L'épouse du saint homme, qui a tout entendu depuis la cuisine, fait remarquer à son mari qu'il s'est contredit : tu as raison, lui répond-il. Tout finit par un éclat de rire et l'on commande une deuxième béninoise...

Je m'endors en songeant à Paracelse qui visitait des mages dans toute l'Europe pour se faire son idée de la médecine. Comment différencier le vrai mage du charlatan, à une époque où les forces occultes étaient évidentes et omniprésentes ? Paracelse croyait au vaudou qu'il appelait l'Astre : « pour que vous m'entendiez bien et que vous compreniez à partir de quel fondement agit et parle le mage, sachez qu'il faut être né mage... Le mage, en effet, apprend uniquement de l'Astre, non de l'homme... C'est dans ce but qu'ont été donnés les commandements et les préceptes : afin que l'homme n'occupe pas son temps avec ce qui pourrait constituer un obstacle à cette révélation, telles que la fornication, la duplicité, l'usure, l'écrivainerie et autres choses semblables. Celui qui s'y adonne, celui-là ne sera jamais plus un mage. » (16). Paracelse au Bénin serait en pays connu et il aurait classé mon sorcier irascible du côté de l'usure et de la duplicité et la prêtresse au rang des vrais mages. Ces images germaniques me reviennent, inquiétantes et romantiques à la fois : le sulfureux Paracelse, errant, chassé de partout ; les curés herboristes de Suisse orientale et de Bavière ; le docteur Faust et l'incompréhensible deuxième livre de Goethe, plein d'esprits, que personne ne met en scène ; les exégèses subtiles de Jung, l'alchimiste de l'âme ; les araignées noires ; les chevaux tristes drapés de noir, accompagnés de pasteurs mélancoliques et sombres, prêts à vous exorciser ; contre tout cela, la mystique de l'ignorance et la théologie négative de Schweitzer, la raison contre le monde des rêves, le silence du pasteur parti en Afrique faire de la médecine pour se taire enfin... J'ai assez rêvé aujourd'hui et j'entre dans une nuit sans songes.

« Toute époque de la pensée humaine pourrait se définir, de façon suffisamment profonde, par les relations qu'elle établit entre le rêve et la vie éveillée. Sans doute nous étonnerons-nous toujours de vivre deux existences parallèles, mêlées l'une à l'autre, mais entre lesquelles nous n'arrivons pas à instaurer une parfaite concordance. Chaque créature à son tour se trouve, tôt

ou tard, avec plus ou moins de clarté, de continuité et surtout d'urgence, devant cette insistante question : suis-je celui qui rêve ? »(17). Pour l'instant mieux vaut dormir profondément et ne pas rêver.

### **Jeudi 2 novembre.**

Pendant le petit déjeuner, le directeur du centre St-Jean vient nous parler de St-Jean Eudes (1601-1680). Il est né en Normandie d'une famille paysanne. Il est décédé le 19 août qui est maintenant le jour de sa fête. Il suit le collège des jésuites de Caen et entre à 22 ans à l'oratoire du cardinal Bérulle. Il est ordonné prêtre à 25 ans. En 1641 il fonde la congrégation des sœurs de Notre-Dame de la charité et en 1643 celle de Jésus et Marie, axée sur la formation des prêtres pour la mission pastorale et l'évangélisation. Les eudistes sont aujourd'hui des formateurs de formateurs, des méta-enseignants. Ce qui explique la présence au séminaire de prélats, aperçus durant notre séjour. Rappel des valeurs de l'Europe au cœur du pays vaudou. Ces prélats croient-ils aussi à ces forces mystérieuses qui nous échappent ou seulement à la grâce divine. Nous ne le saurons pas.

Juste après, nous partons pour Ouidah, la ville où s'organisait la traite des esclaves. Visite du fort portugais. Martine de Sousa, descendante des familles esclavagistes nous guide au travers du musée et de la ville. L'impression est d'abord celle d'un mémorial des camps de la mort : une machine infernale organisant le décervelage, l'oubli, la perte d'identité. Rares étaient les survivants, à peine 10%, qui ont tout de même perpétué leurs traditions jusqu'à aujourd'hui, au Brésil et dans les Antilles. Une salle du musée rend compte des récentes retrouvailles entre les deux traditions vaudoues : celle du Bénin et celle des anciens esclaves. Les dieux ont parfois changé de nom mais les croyances sont les mêmes. Le décervelage n'a rien pu faire contre de telles traditions. Les rois d'Abomey étaient d'une cruauté terrible. Ils jetaient les esclaves du haut d'un mur pour lire le fa, comme s'ils étaient de simples cauris, sous les yeux des négriers blancs, qui trouvaient leur compte à cette collaboration. Curieusement, la visite du musée se termine par des salles colorées, où les rois d'Abomey sont représentés par leurs symboles, un peu comme si l'on voulait, après la violence, nous rendre poétiques ces monarques. Une tapisserie évoque, par images, les messages que l'on s'envoie en pays fon : offrir un balais équivaut à une déclaration d'amour ; « si ton balais ne vient pas balayer ma maison, les hautes herbes y pousseront » . On termine par la visite d'un centre artisanal dans la cour du fort portugais. Volonté de lénifier l'horreur. Promenade en ville. Georges nous retrouve, revenu du Togo avec sa mère. Nous étreignons un baobab sacré pour y faire un vœu. Des marchandes d'oranges nous vendent de quoi nous rafraîchir. Fabienne nous met en garde contre les photos intempestives. Les gens d'ici se fâchent facilement d'une photo prise sans leur accord. En aucun cas nous ne devons fixer un legba sur la pellicule. Statue de la solidarité : une jarre trouée, que plusieurs mains colmatent pour pouvoir transporter l'eau sans qu'elle s'écoule. Les belles maisons des portugais sont en ruine. Il reste peu de chose des forts français et anglais, tout au plus quelques tas de pierre et des canons rouillés. Photo avec Pélagie devant le temple du serpent. Visite de l'église catholique. Passage par la place du marché aux esclaves. Repos à l'ombre d'un arbre, comme si nous attendions la vente aux enchères. Déjeuner au maquis « Le retour de la diaspora » : je suis assis auprès de Pélagie, 22 ans, qui élève ses neveux. Après la mort de sa mère, elle habite chez son oncle. Elle aimerait se marier. De famille chrétienne, elle a peur des vaudous et m'interroge sur ma famille d'accueil, cette prêtresse, inquiétante à ses yeux. Pour elle, le vaudou n'est pas une religion folklorique mais une puissance diabolique qu'il faut fuir. Après le repas, nous nous mettons en route pour suivre la route des esclaves jusqu'à la mer. Chaleur et poussière abondante provoquée par le passage de camions remplis de sable, revenant d'une carrière. Sur la route du non-retour ils martèlent leur présence polluante et nous interdisent toute

méditation. La route est un monument à la gloire des rois d'Abomey, ponctuée tout le long de statues colorées évoquant les monarques et érigées sous l'ancien président Soglo : utilisation politique du vaudou pour la renaissance du pays, après les années de marxisme. Nous traversons le dernier village avant la mer : drapeaux blancs, legbas inquiétants et informes devant les maisons, tas de glaise qui nous regardent, laissant échapper une érection, seule présence reconnaissable dans la masse. Les gens nous paraissent hostiles, mis à part un distillateur de sodabi, alchimiste souriant. Arbre de l'oubli autour duquel tournaient les esclaves. Mémorial de l'esclavage sous un soleil laissant trop peu de place à l'ombre. Nous continuons la marche. Un chapeau serait le bienvenu : le coup de chaleur me guette. Traversée de marécages bordés de palétuviers. Je discute avec le professeur Koulétio de criminologie. La justice s'occupe surtout des problèmes de parcelles foncières et des crimes graves. La violence quotidienne et les querelles locales se règlent souvent chez le bokono et le prêtre vaudou. On peut trouver des indices pour les crimes de sang mais pour les crimes extraordinaires, où le vaudou intervient, c'est impossible : la justice est impuissante. Il y a aussi des empoisonnements, mais tous les poisons utilisés par les sorciers ne sont pas connus : combien de crimes impunis de ce fait ? On pressent les coupables mais on ne peut les désigner. Le modèle semble donc le même dans le droit que dans la médecine : des affaires simples et des affaires complexes... Arrivée à la porte du non-retour et derrière elle, la mer sauvage, le vent et le ciel gris argenté. Certains d'entre nous se baignent. Habitué au calme des lacs, je crains les vagues et j'admire le courage de mes compagnons. Des petits bus nous attendent pour nous ramener en ville. Halte à la boutique de souvenirs de Martine de Sousa. Francine lui achète des colliers, qu'elle confectionne.

Nous nous rendons maintenant à une audience du pape vaudou, Dagbohounon. Par un portique qui marque l'importance du lieu, nous entrons dans une cour, entourée de maisons d'un étage : certaines sont recouvertes de fresques. Au milieu de la cour un legba contenant des pièces détachées d'automobile, incorporées dans la motte. Je n'aurais pas remarqué le carburateur sans Fabienne, qui s'extasie sur les vertus syncrétiques du vaudou. Dans un angle, une antique Mercedes, voiture de fonction. Nous entrons dans une pièce bordée de bancs sur lesquels nous prenons place. Francine et quelques autres restent dehors, pour s'épargner une nouvelle rencontre avec le vaudou. Le mur du fond est percé d'une porte, recouverte d'un rideau et, juste devant, un siège où le pape prendra place. Aux pieds, un petit monticule de terre. Devant moi, un tableau avec la généalogie des papes depuis le 17<sup>e</sup> siècle. Le rideau s'écarte et le pape entre avec un chapeau de cow-boy. Teint particulièrement noir, regard circulaire sur les visiteurs, silence. Présentation du groupe par Martine de Sousa. Discours de François Baumann, qui lui offre du velours vert, dont l'homme se revêt immédiatement, par dessus ses habits, sous les applaudissements des participants. Il doit avoir bien chaud. Nous avons la possibilité de poser quelques questions. Questions odysséennes : qui est-il, d'où vient-il ? Il était maçon de profession et foot-baller vedette. C'est le fa qui décide qui deviendra pape et c'est lui qu'il a désigné pour succéder à son père. Il faut en général deux ans, après la mort d'un pape, pour que le fa se décide... Maintenant il a de lourdes responsabilités. On lui parle de notre crainte du vaudou, qui nous semble une religion bien inquiétante. Le vaudou est là pour canaliser, en vue du bien, les forces présentes, y compris les forces du mal qui étaient sur terre avant l'homme. Le vaudou s'adresse à l'humanité entière même si tout se passe au Bénin. Sans vergogne, le grand homme se gratte l'entre-jambes de façon démonstrative. *Duas habet et bene pendentes*, dit-on à Rome. Il parle de ses voyages ; mais comment se déplace-t-il, demande Georges ? en avion... Uniquement ? Ricanement sardonique. Non, aussi en esprit pour visiter ses ouailles : voyage chamanique. Est-il vrai, lui demande un de nos guides africains, qu'il peut, à ce que l'on dit, séparer la mer en deux, et la traverser, comme Moïse ? C'est parfaitement vrai, répond-il... Le questionneur regarde ses voisins en hochant la tête, comme pour signifier combien cet homme

est puissant. Le professeur Kouletio, qui n'a jamais rencontré le pape, en profite pour parler de son projet de code universel du vaudou pour harmoniser les croyances. Le pape répond qu'il est prêt à le recevoir pour en discuter. L'audience finit par la séance de photographies et nous nous retrouvons dans la cour. On nous présente la tortue sacrée sur laquelle une fois l'an le grand prêtre marche sur la mer. Nous pouvons la prendre en photo, moyennant quelque argent.

Le retour est joyeux dans le bus qui nous ramène au centre St-Jean, à la nuit tombée. Impression complexe de cette rencontre avec un Papatatchi rossinien, Mamamouchi athlétique et désabusé, grand illusionniste, émule du fakir Rabindranath Duval de Pierre Dac, ou sage puissant et inquiétant ? Peut-il faire comme Moïse ? Il le peut... On l'applaudit bien fort... Pour l'instant, la cure de vaudou, comme toujours quand la coupe est trop pleine, nous pousse à rire de bon cœur, et à plaisanter, ainsi que les soirs de garde, après un excès d'urgences. Le blasphème est-il puni en pays vaudou ? La spiritualité, pour l'heure, nous importe peu, et si l'on nous demandait de prier, aucun doute que nous serions pris d'un fou-rire inextinguible : nous refuserions, comme le jeune Gottfried Keller, qui ne voulait pas dire les paroles rituelles avant le repas. Allons-nous, comme lui, voir surgir le pasteur en colère, violent exorciste de la petite Mérette. Les enfants récalcitrants, on les tuait en Suisse à cette époque. Qu'en fait-on ici ?

A peine sorti de notre bus, arrivé au centre St-Jean, je me fais aborder par un homme : « quelqu'un veut te parler ». Il me mène dans l'obscurité, vers un arbre, derrière lequel se cache l'inquiétant sorcier de la veille, qui m'a retiré du corps des clous rouillés et des haricots rouges. Visage fantomatique à peine éclairé, le sorcier parle et l'autre traduit : « le travail n'est pas fini, je dois l'achever ; c'est comme si je t'avais ouvert le ventre et qu'il restait une plaie béante que je dois refermer... » Il faut encore payer, ce que j'ai donné n'est pas assez... Encore galvanisé par le sain scepticisme joyeux du voyage, je trouve l'énergie de lui répondre : « Je ne t'ai pas demandé de me soigner. Je venais pour comprendre comment tu travailles. C'est toi qui m'a forcé la main en me disant que j'étais très malade, alors que je ne venais pas te consulter. Hier, j'étais curieux d'en savoir plus et je n'ai pas voulu te fâcher, c'est pourquoi je t'ai donné de l'argent pour ton travail. Aujourd'hui j'ai peut-être le ventre ouvert, mais je n'ai pas peur et je n'ai pas besoin de toi ; les choses s'arrêtent là. Moi aussi j'ai des ancêtres qui me protègent et je suis chrétien. Je ne crois pas aux vaudous. » L'homme traduit ma réponse d'un air embarrassé. Le sorcier répond : « il te remercie de ta franchise mais il aimerait que tu lui fasses un cadeau... » Je sors de ma poche une calculatrice : « je te la donne, parce que je pense qu'il ne faut pas se quitter fâchés, adieu. » Je m'en vais prendre une douche salubre et glacée avant le repas du soir. Immédiatement me vient l'image de l'ancêtre que j'ai invoqué, le réformateur Zwingli, qui ne croyait pas à l'importance des rites et encore moins à la présence réelle du Christ dans la Sainte Cène : « les sacrements sont des signes ou des cérémonies par lesquels l'homme se présente à l'Eglise comme un disciple ou un soldat du Christ. Ils rendent bien plus l'Eglise certaine de ta foi que toi-même. Si la foi n'est accomplie que là où elle a besoin d'un signe cérémoniel pour la certifier, elle n'est pas la foi. »(19). Et j'imagine le réformateur, vidant les églises zurichoises de ses statues, de ses legbas, de ses vaudous, de ses esprits, de ses orgues, de ses tam-tam, de ses rites, et de ses sacrifices, pour se retrouver dans un édifice nu, avec une chaire pour prêcher... Le sceptique que je suis avait besoin de faire appel à une figure religieuse pour contrer le vaudou, comme si le rationalisme ne suffisait pas. J'ai éprouvé ce jour-là comment la main-mise sectaire pouvait utiliser la peur pour lier ses adeptes.

La soirée se passe à visionner un film, tourné au Bénin, intitulé « Divine carcasse ». Un coopérant offre une vieille Peugeot à un africain. Très vite embarrassé de ce signe extérieur de richesse, il part au village annoncer son gain : il ne s'agit pas dans ce pays que quelqu'un soit plus riche que les autres. La jalousie peut générer de la sorcellerie. La Peugeot tombe en



panne et l'on est vite incapable de la réparer : mauvais sort ? Les vieux du village proposent alors de transformer l'auto en divinité vaudoue en refaçonnant divers éléments pour ne laisser qu'une carcasse inutilisable, rouillant dans la cour. Le film se termine par l'affirmation qu'il faut respecter la religion de ses ancêtres. Un dialogue sur la mort entre l'africain et le blanc. L'euro péen explique qu'il ne peut aller se recueillir sur la tombe de sa mère, de peur qu'elle ne disparaisse à tout jamais. Les noirs ont de la chance que les morts reviennent constamment. Cela les dispense des adieux définitifs. Pauvres gens incapables de réparer une auto parce qu'ils préfèrent la prière et les ancêtres, ou civilisation sublime investie du pouvoir de transformer le matériel en spirituel ?

Ce soir-là j'ai besoin du froid, de la fondue, du Jorat, des promenades dans la neige avec mon chien et surtout de raison.

Je m'endors en imaginant le mauvais sorcier en colère, déposant des serpents et des scorpions dans ma chambre ou piquant une statuette à mon effigie, dans son taudis poisseux. Devant lui, se dresse Zwingli, comme au deuxième acte du Faust de Gounod, Valentin croisant deux épées en forme de croix, pour neutraliser Méphistophélès : « mais, puisque tu brises le fer, regarde, c'est une croix qui de l'enfer nous garde... ». Nuit agitée pareille à celles des crépuscules où la vésicule s'agite après une fondue qui n'a pas reçu son kirsch...

### **Vendredi 3 novembre.**

Nous devrions partir pour Abomey mais le car est en panne. Les noirs disparaissent : ils ne reviendront que vers midi promettant de trouver un véhicule pour le lendemain. Si le voyage n'a pas eu lieu, c'est peut-être qu'un malheur nous attendait... Réflexion en petit groupe sous un arbre. On évoque le bain d'évidence où nous sommes et la phrase qui revient toujours : tu as vu de tes propres yeux que les forces cachées existent. La médecine par les preuves : chez nous elles sont a priori et ici on nous fait croire qu'elles viennent a posteriori, alors que les œufs étaient pipés d'avance. Il vaut mieux prôner la médecine par les hypothèses, quand les preuves ne laissent aucune ouverture possible et nous contraignent. Pierre évoque les cloches de Pâques qu'on fait voir à l'enfant dans le ciel. Lorsqu'il lève la tête, elles ont déjà passé. L'enfant finit par dire qu'il les voit : qui tient l'autre ? Celui qui croit et voit, ou celui qui fait croire et ne voit pas ? Et notre évidence médicale occidentale, qu'est-elle ? Ceux qui nous font croire à cette épistémologie qui sont-ils ? Les scientifiques qui concoctent des essais randomisés ou l'industrie pharmaceutique à qui les résultats profitent ? Ce n'est pourtant pas une raison suffisante pour renoncer au rationalisme et se tourner vers la pensée magique infalsifiable. J'aime de plus en plus le scepticisme. Qu'est-ce qui rapproche notre médecine des pratiques traditionnelles ? Peut-être seulement l'intention de soigner...

Après le repas, nous allons avec Francine et Catherine faire nos adieux à la Mama, puisque le lendemain nous serons à Abomey. Elle paraît un peu déçue, car elle nous avait préparé un cadeau pour le samedi. Quel cadeau ? Peut-être une nouvelle cérémonie ou un talisman ? Elle tient à faire les adieux devant l'autel de Mamiouatta. Nous la remercions de sa gentillesse : à aucun moment nous n'avons eu l'impression qu'elle nous forçait la main. Nous avons ressenti chez elle une véritable atmosphère de tolérance et nous nous sommes toujours senti libres. C'est le plus beau cadeau qu'elle nous a fait. Les cadeaux du cœur sont les plus importants. Elle fait sans doute allusion à ma rencontre avec le charlatan, en disant qu'elle m'a fait quelque chose qui me rendra fort. Elle désigne mon bras, où je palpe l'eczéma du Brumm forte. Le prurit renforce le moi : les psychanalystes ne parlent-ils pas du moi-peau ? Nous donnons encore quelques cadeaux qui déclenchent des éclats de rire. Nous promettons d'écrire et d'envoyer les photos. Dernière parole de la prêtresse : « chaque fois que vous verrez la mer, vous me verrez... » Photos de groupe avant de se quitter. On nous raccompagne jusqu'à la route. Qui était cette femme, dans l'ombre de qui ces jeunes hommes

et ces initiées vivaient fascinés ? La mauvaise mère psychotique, décrite par Aldo Naouri (18), usant de « l'effet-mère » pour que ses enfants ne manquent de rien, mère incestueuse au sens étymologique (in-cestus, non-manquant), ou la « mère paradigmatique », « capable de secourir sans aliéner et de combler sans instaurer une dette autre que symbolique » ?

Nous passons l'après-midi à dévaliser la librairie de Cotonou, pour trouver les boussoles nécessaires à une relecture de ce voyage, sans lesquelles nous risquerions de revenir désorientés. Je ne peux pas m'empêcher d'acheter le *Traité de la Tolérance* de Voltaire, à lire dans l'avion, avant de retrouver la raison. Je découvre que Bhêly-Quenum a écrit un essai : « Traces et présence du rituel vaudou et de la spiritualité négro-africaine dans l'Iliade et l'Odyssée d'Homère. » Je savais que nous étions en pays de connaissance. Malheureusement son article, paru dans une revue, est introuvable. Il fait chaud et la buvette des bords de mer est un vrai bonheur. Je demande à la patronne où sont les WC : surprise, elle croit bon de préciser : c'est pour pipi ou caca ? Repas du soir près de la Mosquée Zongo, au maquis le Carrefour, dans la bonne humeur et les rires. Impossibilité de trouver des taxis qui nous ramènent. Après une longue errance, les plus courageux prennent des zem. : craignant les accrochages dans la dense circulation nocturne, nous continuons l'errance pour nous tasser finalement dans les deux véhicules rencontrés, qui nous transportent au prix fort.

### **Samedi 4 novembre.**

Réflexions de Francine, le matin, en contemplant les trois fétiches de Danktopa, avec leur bouchon : elle ne les voit plus de la même façon ; ils ont perdu tout pittoresque, ils lui paraissent inquiétants. Elle ne les aurait pas achetés, après les dernières expériences. Evidemment nous étions arrivés au Bénin, comme des protestants visitant une église en Italie et s'amusant de l'encens, des chapelets, du confessionnal à deux files d'attente et du pied momifié de sainte Catherine. En Italie, les saints nous laissent tranquilles et la surcharge rituelle colore notre puritanisme, qui reste intact. Ici, les vaudous nous sollicitent directement et nous faisons des efforts vains pour échapper à l'évidence : et si c'était vrai... D'autant plus que dans un pays où l'on cultive le flou, la vérité est à géométrie variable : un jour on nous explique les choses d'une façon et le lendemain c'est différent. Comment s'en tirer au pays du « peut-être demain », lorsque tout est vrai, la médecine occidentale, les herbes, comme la sorcellerie ? Comment être au clair dans cet éclectisme ? La notion de vrai et faux est probablement bien ancrée dans notre esprit occidental, dès l'aube hippocratique : « ce que je déclare, pour ma part, être manque d'art, c'est quand les notions de correct et d'incorrect n'interviennent aucunement... »(20). Il faudra réfléchir à la conception africaine de la vérité...

Un car climatisé a été trouvé pour nous transporter à Abomey. Traversée de la banlieue interminable de Cotonou, puis des paysages vallonnés, avec des palmeraies. Nous croisons des zangbétos, ces gardiens de la nuit, habillés d'une meule de raphia. Des camions transportent du charbon de bois dans des sacs oblongs à l'aspect de phallus. Le chauffeur nous fait entendre une cassette de succès des années soixante. Radio nostalgie... Une audience est organisée chez le roi Agoliagbo. Le premier ministre nous accueille aux portes du palais, bâtiments d'un étage ouvrant sur une vaste cour intérieure. Il nous explique le protocole. Il faudra se déchausser pour entrer dans la salle de réception. Le roi comprend le français mais se doit de répondre en fon. Nous prenons place sur des chaises. Arrivée du monarque, bouddha souriant protégé par un cache-nez d'argent. Il est accompagné de ses femmes et de ses filles, qui s'asseyent par terre, jambes allongées, orteils en éventail, aux pieds du canapé où il trône. Pour simplifier, l'eau de bienvenue n'est remise qu'aux chefs de la délégation. Des caisses de rafraîchissements sont alors amenées. Quand tout le monde est servi, François Baumann présente le groupe de médecins et l'objectif du voyage. La SFTG se prévaut de la

devise : agir localement et penser globalement, comme l'association ATTAC. Remerciements du roi qui apprécie notre venue : « quand on ne s'approche pas de la poule, on ne sait pas qu'elle a des oreilles. » Nous avons droit à cinq questions. Quels sont les problèmes de santé du royaume ? Le problème majeur n'est pas le SIDA mais le paludisme. Il existe un conseil national des rois du Bénin où sont aussi étudiés les problèmes de santé. Les rois accompagnent les recommandations du gouvernement pour les vaccinations et la prévention et veillent à éduquer la population à vivre selon l'éthique du royaume. La meilleure prévention du SIDA c'est la fidélité. Les rois se préoccupent de l'éducation de base qui fait la valeur de l'individu. Pourquoi porte-t-il un cache-nez ? Il s'attendait à cette question. C'est d'abord une parure mais historiquement elle permettait au roi de s'approcher de son peuple lors des manifestations. Il était ainsi protégé de la poussière. Quel est son rôle auprès des chefs vaudous ? Il importe de passer par eux pour mobiliser les gens à se vacciner, car le vaudou est la religion qui a le plus d'adeptes. Les chefs vaudous sont pour la plupart des tradipraticiens, car pour pratiquer la religion, il faut être en bonne santé. Le ministère de la santé se préoccupe d'ailleurs de la sauvegarde des tradipraticiens. Pourquoi, contre le mur, y a-t-il une statuette de la vierge Marie et devant lui, sur une table, une maquette de Saint-Pierre de Rome ? Parce qu'il est catholique... Le catholicisme a été introduit en 1852, sous son ancêtre Ghezo, qui ne s'y est pas opposé, par idée de tolérance. Le catholicisme est aussi une expérience de l'homme. Lui-même a été baptisé. Comment est-il devenu roi ? Le commandement de Dieu est de respecter son père et sa mère. Il a obéi à son père pour la succession. François Baumann remercie le roi de sa disponibilité . Si nous avons deux oreilles et une bouche, c'est pour écouter deux fois plus. L'audience se termine par la séance photographique.

Après le repas, où nous découvrons le ragondin, viande succulente qui, pour une fois, prévaut sur les os, nous allons visiter le palais-musée des rois d'Abomey, sous la conduite d'un guide qui se plaît à insister sur la cruauté des monarques : les concubines sacrifiées à la mort du roi, le tombeau fait d'un mortier de sang humain, de poudre d'or et de kaolin. Artisanat traditionnel dans la cour. Je suis fasciné par un fondeur à la cire perdue qui crée des personnages et des animaux. Avant le retour, visite du marché le plus coloré rencontré jusqu'alors : fruits, légumes, épices, odeurs, etc.

### **Dimanche 5 novembre.**

La journée commence par un atelier de synthèse où chacun s'exprime. Que d'expériences diverses avec les familles. Familles vaudoues chamaniques, familles généreuses et tolérantes, familles oppressantes, enveloppantes, sans espace pour s'isoler, familles pauvres confectionnant des boules de Manioc, familles TV où l'on commente Santa Barbara, familles musulmanes absolutistes, familles chrétiennes... Pour certains ce voyage était un voyage intérieur qui a suscité plus d'émotions que de sentiments : tout cela nécessitera une élaboration. C'était un détour pour arriver à nous-même. Pour d'autres il s'est agi de déconstruire plutôt que de construire, afin de ne pas rejeter ce que l'on ne comprend pas. On a fait le détour par le social pour arriver à la maladie. J'ai l'impression quant à moi de n'avoir jamais autant ressenti l'intrication du médical et du religieux, dans un pays où les règles sont orales. Le code écrit du vaudou, voulu par le professeur, fera-t-il de la médecine béninoise une image de la nôtre, imprégnée de juridisme ?

En attendant le repas, je discute avec Timothée, qui porte le bomba, son habit traditionnel et Johnny, sous l'arbre aux palabres, de ce qui m'est arrivé chez le sorcier. J'ai été victime d'un tchatou, sort lancé à distance par un sorcier, qui doit se mettre nu sur une termitière avec un canon rempli de clous rouillés. Il prononce des paroles incantatoires et le nom de la personne à envoûter, puis tire le canon et les clous arrivent dans le ventre de la victime : « ça te

pénètre... ». Mais d'où ce sort m'a-t-il été lancé, à moi dont c'est le premier voyage en Afrique. De chez toi. Mais je n'ai pas d'ennemi. Souvent on ne les connaît pas. Mais chez moi, il n'y a pas de termitière. Cela semble poser problème (plus tard j'apprendrai que la France est infestée de termites importées...). La victime sent en général des malaises et c'est elle qui va se plaindre. C'est étonnant que je ne me plaigne de rien. Peut-être mon reflux gastro-oesophagien, fruit d'un surpoids... Enfin d'habitude, le prix de l'intervention est fixé d'avance et non a posteriori, ce qui fait dire à Johanny, que la séance était probablement fautive. Mais un doute persiste. Le tchatou existe bel et bien, puisque le président Soglo, lui-même, en a été victime. Quant aux haricots, c'était de la graine de jequirity, un poison qui donne la diarrhée. Je me rappelle alors que les graines étaient bicolores, rouge et noir. Dernière photo de groupe devant l'arbre aux palabres.

Nous décidons avec Francine de nous immerger une dernière fois dans l'ambiance du bord de la route polluée et pétaradante, encombrée de voitures et de zem. Boutiques de coiffeurs, vendeurs de pétrole, de nourriture, boutique du médecin, centre artisanal où nous achetons les dernières statuettes. Il fait chaud à l'heure de midi et nous allons nous restaurer à la Tendresse. Rencontre de Maxime Grimaud avec qui nous parlons de l'importation des Toyotas au Bénin. Un véhicule qui a 150000 kilomètres coûte 4000 francs français. Son fils est importateur. Maxime est caissier de la SOGEMA, société de gestion du marché. Sa famille paraît aisée, puisqu'il peut envisager l'achat d'une deuxième voiture. Il possède son terrain et sa maison et se voit en acheter d'autres pour les louer. Quel bonheur qu'une bonne discussion matérialiste, à la suisse, sur le prix des voitures et des terrains. Les vaudous sont déjà loin. A l'aéroport l'enregistrement des bagages semble très problématique. Qui donc a eu l'idée de faire un enregistrement collectif pour gagner du temps. Ecrasés de chaleur et de fatigue, nous attendons, assis par terre. Certains bagages n'arriveront pas à Bruxelles.

### **Lundi 6 novembre.**

L'eczéma de Mamiouatta est toujours avec moi pour l'atterrissage. Attente interminable à Bruxelles. La correspondance de Paris est partie sans nous. Retour en car par Waterloo, comme une onde qui bout dans une outre trop pleine : il faudra du temps pour calmer l'ébullition.

Une semaine après : Palès, le labrador glouton, a mangé un des fétiches de Danktopa. Une des statuettes ramenées était infestée de termites ou de cirons, qui produisaient des tas de sciure. Grâce au spray insecticide, les choses sont rentrées dans l'ordre... Mon eczéma est toujours là et je prends toujours le Lariam, qui me fait rêver. Il va falloir maintenant tout reconstruire et mettre en ordre le journal, souvenir d'égotisme au Bénin, pour passer à l'étape suivante décrite par Stendhal : « le génie poétique est mort mais le génie du soupçon est venu au monde » .

### **Bibliographie :**

- (1) Roud G. : Petit traité de la marche en plaine. Ecris. Mermod, Lausanne, 1950.
- (2) Kierkegaard S. : Le journal du séducteur, Idées, NRF, Gallimard, Paris, 1943.
- (3) Jaccottet Ph. : Poésie, 1946-1967, NRF, Gallimard, 1971.
- (4) Christinger R. et Borgeaud W.: Mythologie de la Suisse ancienne. Des pratiques chamaniques et du monde celtique aux métamorphoses modernes. Georg, Genève, 2000.
- (5) Schlunegger J.-P. : Oeuvres, l'Aire, Lausanne, 1968.
- (6) Bräker U.: Le pauvre homme du Toggenbourg. L'Aire, Lausanne, 1973.
- (7) Hippocrate : trad. De E. Littré, Œuvres complètes, vol. 4<sup>e</sup>., Baillière, Paris, 1844.

- (8) Ramuz C.F. : La pensée remonte les fleuves. Terre Humaine, Plon, 1979.
- (9) Schindelholz G. : Grimoires et secrets. 5<sup>e</sup> éd. augmentée des exorcismes et prières pour conjurer les maléfices. Ed. Transjuranes, Porrentruy, 1989.
- (10) Devereux G. : De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement. Aubier, Paris, 1980.
- 11) Amiel H.-F. : Fragments d'un journal intime, t. 1, Georg, Genève, 1905.
- 12) Jung C.G.: Ma vie, souvenirs, rêves et pensées. Folio, Gallimard, 1973.
- 13) Pétrequin A.M. et P. : Habitat lacustre au Bénin, une approche ethno-archéologique. Ed. Recherche sur les civilisations. Paris, 1984.
- 14) Keller G. : Henri le Vert, t.1., L'Age d'Homme, Lausanne, 1987.
- 15) Gotthelf J. : L'araignée noire, L'Age d'Homme, Lausanne, 1979.
- 16) Paracelse : De la magie. Presses Univ. de Stasbourg, Strasbourg, 1998.
- 17) Béguin A. : L'âme romantique et le rêve. José Corti, Paris, 1939.
- 18) Naouri A. : Les filles et leurs mères. Odile Jacob, Paris, 1998.
- 19) Zwingli H. : De la justice divine et de la justice humaine, Beauchesne, Paris, 1980.
- 20) Hippocrate : De l'art. Belles lettres, Paris, 1988.